PIERRE MAC ORLAN

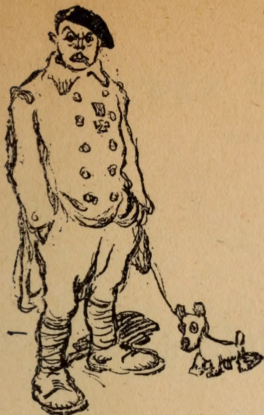
LES

POISSONS MORTS

Illustrations de GUS BOFA

PAYOT & CIE, PARIS

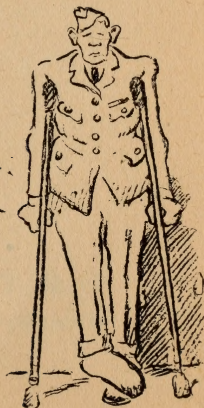
9-1-70



Pierre Mac Orlan
Soldat de 1re classe au 269e infie

LES

POISSONS MORTS



GUS. BOFA.

DU MÊME AUTEUR :

Les Pattes en l'air (contes).

La Maison du Retour Écœurant, roman d'aventures.

Les contes de la Pipe en Terre.

Le Rire jaune, roman d'aventures.

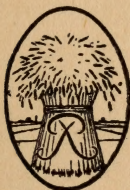
PIERRE MAC ORLAN

LES POISSONS MORTS

LA LORRAINE

L'ARTOIS — VERDUN — LA SOMME

Illustrations de GUS. BOFA

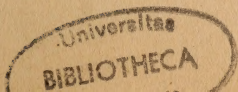


PARIS

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1917



Il a été tiré de cet ouvrage dix exemplaires sur papier de Hollande tous numérotés.

AUX MORTS

DU 269e DE LIGNE

MES CAMARADES.

LA LORRAINE

... car les historiens n'escrivent qu'à l'honneur des rois et des princes. Combien de braves soldats et gentilshommes ai-je nommés ici dedans, desquels ces gens ne parlent du tout, non plus que s'ils n'eussent jamais esté ?

Blaise de Montluc.
(*Les Commentaires*, livre VII.)



MOELAN

C'est à Brigneau en Moëlan, dans le Finistère, que je fus surpris par la mobilisation. Nous étions là quelques amis, des peintres pour la plupart et personne ne pensait que les événements se précipiteraient ainsi.

— Quand tu verras le drapeau rouge flotter au sémaphore de la Sardinerie, me dit Vaillant, tu pourras graisser tes pompes.

Les ciels de ce mois de juillet furent tragiques en Bretagne. La gloire du soleil évoquait l'image des batailles, et la pluie, les horreurs de la tranchée que personne ne pressentait. C'est à croire qu'en prévision de cette guerre,

le ciel avait mobilisé des ressources infinies d'eau de pluie, qu'il devait déverser par la suite avec une abondance qui prouvait à la fois et sa prodigalité et le fini de sa préparation.

La lande prenait sous ce déluge un aspect sombre et désolant. Les filles de la Terre sainte qui croient toujours aux pronostications du xve siècle, se signaient devant chaque pardon et les journaux n'arrivaient plus.

Nous fûmes tous pendant huit jours séparés du monde, cependant que la fièvre grandissait, nous poussant à faire quatre ou cinq fois par jour le dur trajet de Brigneau à Moëlan, pour surprendre au télégraphe quelques renseignements, venus de Concarneau ou de Quimperlé.

Les uns ne voyaient dans les événements qu'un formidable bluff; les autres regardaient le ciel, tendaient la main pour s'assurer que la pluie était une réalité et rentraient chez eux en grommelant : « Quel charogne de temps ! »

Bribes par bribes les événements qui précédèrent la déclaration de guerre finirent par atteindre la côte perdue. Les inscrits maritimes formèrent des groupes. Dans ce paysage



tranquille et simple, les événements se déformaient et prenaient une signification surnaturelle.

Les gendarmes pressentis laissèrent entendre que la mobilisation était imminente. Des propriétaires d'autos devaient prêter leurs voitures pour parcourir les communes privées de communications rapides.

J'habitais une maisonnette située dans

l'intérieur des terres, près de Ker-Goez. Un de mes amis, architecte à l'École des beaux-arts, possédait une chambre dans cette maison.

Un matin il reçut une lettre de sa mère ;



il nous la montra pour lever nos doutes. Cette belle Française écrivait : « Mon enfant, il est temps de rentrer. Tu trouveras ton uniforme déplié sur ton lit.... »

Nous résolûmes de partir le lendemain.

Le soir, à l'hôtel Bacon, devant la jetée, nous trinquâmes ensemble, car nous étions tous mobilisables et chacun de nous possé-

dait assez d'imagination pour évaluer l'envergure du cataclysme.

— Je crois qu'on ne peut plus douter, dit Jacquet, le directeur de la Sardinerie.

Jacques Vaillant se leva, prit ses couleurs et sur le mur blanchi à la chaux de la petite salle à manger dessina et peignit un soldat d'infanterie croisant la baïonnette. Au-dessous il écrivit la date et chacun de nous vint signer en indiquant le numéro du régiment qu'il allait rejoindre.

Je pense que je ne reverrai pas sans émotion cette image, surtout les noms de ceux qui ce soir-là s'inscrivirent, avec cette subite camaraderie, qui n'était plus la camaraderie civile, mais l'autre, la camaraderie du sang.

L'un de nous se leva et les poings serrés sur la table, chanta la chanson des hommes de la côte :

Je ne regrette ni père, ni mère;
Ni même aucun de mes parents
Naviguant ma brunette;
Ni même aucun de mes parents
Naviguant !

L'émotion nous prenait à la gorge et au nez. Les choses et les idées se transformaient, les mots particulièrement semblaient acquérir une signification nouvelle. Certains d'entre eux perdaient de leur richesse, tandis que d'autres pauvres et comme désuets se vêtaient de parures inconnues.

Ce soir là, nous bûmes tard, car personne n'était pressé de se trouver dans la solitude. Ceux qui étaient mariés appréhendaient les minutes douloureuses devant suivre.

Le lendemain, la pluie, qui n'avait cessé de tomber avec une perversité sournoise pendant sept ou huit jours, prit de l'assurance si j'ose dire et se répandit drue et puissante, courbant les arbres, éparpillant les fleurs, s'acharnant sur la nature végétale, à l'image de l'artillerie s'acharnant sur l'humanité.

La petite voiture qui devait nous prendre avec nos bagages pour nous conduire à la gare émergea enfin de cette tornade et nous grimpâmes dedans, cependant que le cocher, enveloppant son poney d'un coup de fouet, voci-

férait des « oh Gast ! » à chaque ornière.

Serrés dans la carriole, nous nous taisions, la pensée déjà très loin de la Bretagne.

Soudain Asselin prêta l'oreille : « Écoutez ! » cria-t-il en prenant le cocher par le bras.

La pluie redoublait de violence et la voiture cahotait avec un bruit de ferrailles compliquées.

— On entend, on entend... comme une clameur, dit ma femme.

— Nom de Dieu, arrête, dit Vaillant au Breton.

Le cheval s'arrêta court et alors nous entendîmes les cloches, toutes les cloches, celles de Moëlan, celles de Belon, celles de Riec, jusqu'à celles de Pont-Aven. Il y en avait de grêles, d'argentines, de fêlées, mais toutes sonnaient le tocsin à pleines volées. Ma femme se renversa sur moi et se mit à pleurer.

Au loin, au bord de la lande, deux vieilles à coiffes se signèrent en nous apercevant.

— La guerre est déclarée, dis-je.

Le Breton fouetta son cheval, la voiture

bondit sur les cailloux et nous ne tardâmes pas à pénétrer dans la grande rue de Moëlan.

Le village paraissait en fête. A la porte de la mairie le drapeau tricolore avait été amené.



Les hommes se pressaient pour prendre conseil, les terriens avec leurs habits des dimanches, portant le chapeau enrubanné de velours et bouclé d'argent, et les inscrits, déjà revêtus de leur uniforme de matelots, le sac de toile blanche jeté sur l'épaule.

Une section d'infanterie en tenue de

campagne débarquait des caisses en forme de cercueil, des caisses de fusils. Les soldats avaient le manchon bleu sur le képi. Ils parlaient peu. Personne ne parlait d'ailleurs.



LE ROSSIGNOL DE LA VOIE

A Pierre Falké.

Le train qui nous emmène vers Toul démarre lentement, au milieu des cris, des hurlements, des vociférations et acclamations de toutes qualités.

Il rebondit, ce long convoi, sur les plaques tournantes, le long des fortifications dont le talus vert grouille de tout un peuple frénétique.

De loin, sur ce tableau largement brossé, le détail échappe à la vue. On ne voit pas les larmes; les petits mouchoirs pavoisent cette masse sombre; le vertige commence : La guerre?... Ce qu'on a été autrefois. Il y a chez

tous un curieux déplacement de toutes les facultés. Les histoires les plus invraisemblables trouvent crédit chez des hommes surexcités, en temps normal raisonnables, et qui savent très bien que cela ne peut pas exister. Cependant ils écoutent, écoutent intensément..., ils approuvent, tout sens critique aboli.



La majeure partie de mes camarades a cherché dans le vin la solution de quelque problème obscur. Les plus fortunés réussissent en ce sens qu'ils savent au moins où ils vont puisqu'ils ne cessent de crier « à Berlin ».

D'autres plus réfléchis estiment que c'est aller un peu vite en besogne.

On se regarde, on fait connaissance.

— Quel régiment?

— Ah ben, j'ai fait mes vingt-huit jours

avec toi, tu ne te rappelles pas? Sifflet, Sifflet de la 7e à Nancy. »

— Vivement Nansbrock, réclame un quidam. La division de fer est toujours un peu là !

Nous voyageons dans des wagons à bestiaux dont les portes sont largement ouvertes. La campagne défile. Je suis gêné d'être en civil. Ici dans ce cadre, les habits civils sont misérables et déplacés, comme ces meubles de valeur qui, déballés sur le trottoir, un jour de déménagement, offrent malgré leur luxe, cet air lamentable des défroques de la brocante.

Partout, sur tous les ponts, le long de toutes les barrières, de chaque côté des gares, des gens nous applaudissent ; des jeunes filles agitent des mouchoirs, des drapeaux.

Le grand convoi pris de frénésie hurle son enthousiasme, l'obscénité est permise et les jeunes filles n'en rougissent pas comme au temps de paix. On sent que tout est pardonné à ces hommes, dont aucun, à ce moment, ne pense à la mort, à la guerre, à la réalité de la

guerre avec son artillerie et l'étonnante précision de la balistique moderne.

Chez quelques-uns de mes voisins l'absorption de trop nombreux litres de vin attrapés au vol commence à se faire sentir.

L'un d'eux gémit une chanson, deux vers d'une chanson qu'il chantera jusqu'à Toul, tous les quarts d'heure, sur un air lamentable avec la régularité mauvaise de la douleur dans une dent cariée.

Pour sortir en vill' faut connaîtr' son homme
Ne fréquentez pas l'soldat d'deuxièm clâ-â-sse.

Cet homme n'aura plus de crise d'enthousiasme ; l'idée fixe de ne pas fréquenter le soldat de deuxième classe, le tiendra en perplexité jusqu'à l'aube.

— Oua-oua-oua-oua-oua-ffitt....

Nous croisons un train de soldats. Nous communions sous la forme des onomatopées ci-dessus.

Et la nuit vient. Nous dormons.

Au petit jour le train fait halte, au milieu d'un bois. Chacun descend pour uriner

« avec l'assentiment des grands héliotropes ». Un type imite le chant du rossignol, un rossignol lui répond. Il recommence. L'oiseau mal



réveillé sans doute donne encore dans le panneau. On rit.

— Hé, ballot, dit le rossignol humain, tu t'es gourré. »

Il imite alors, tant ses ressources sont abondantes, le cri particulier d'un canard satisfait de la vie. Le rossignol vexé se tait.

Un coup de sifflet, le train démarre, nous remontons en courant dans nos wagons et le paysage continue à défiler.

— Où sommes-nous?

— A Bar-le-Duc, j'pense ! »

L'homme à la chanson dort dans un coin. Encore quelques acclamations à la sortie d'un gros village, mais cette fois, les joyeux propos manquent d'impromptu. La fatigue se fait sentir. Elle se fait sentir aussi sans doute chez les gens qui nous regardent passer.



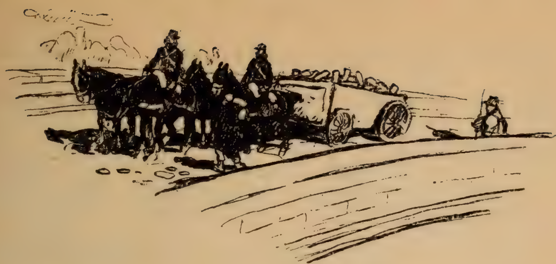
Plus nous approchons de l'Est, et de cet inconnu : la Frontière, plus les physionomies deviennent graves. Aux grandes acclamations qui courent le long du train comme une lame le long d'une jetée, le silence plus impressionnant succède. Des vieillards nous saluent, des femmes s'inclinent. Une vieille garde-barrière nous fait de la main un geste d'adieu. Elle pleure.

Voici Toul, on aperçoit les casernes de la

Justice, la cathédrale, les remparts.... La ville est évacuée. Le train s'arrête : silencieu-



sement les hommes débarquent et par bandes se dirigent vers les forts où sont installés les dépôts de leurs régiments.



LES POISSONS MORTS

A Louis de Gonzague Frick.

C'est à Buissoncourt que je fis connaissance avec les premiers éclatements d'obus. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet, parce qu'à mon avis c'est un sujet peu décent. Le cataclysme sévissait d'ailleurs un peu loin de notre colonne et pour bien goûter la saveur d'un 105 ou de tel autre calibre qu'il plaira, il faut, en vérité, se trouver à proximité.

La chaleur de ce mois de septembre dépassait les prévisions les plus optimistes et les beaux vergers bordant la route, à la sortie des villages, se gonflaient, s'épanouissaient dans le tranquille orgueil des fruits mûrs.

Souvent l'un de nous se baissait pour

ramasser des quetches juteuses. On emplissait ses musettes, et la sueur nous coulait le long du nez.

Nous traversâmes la Moselle. Ses eaux



vertes roulaient une multitude de poissons qui, le ventre en l'air, suivaient le cours de la rivière dans un désordre inexprimable. Nous n'avions jamais tant vu de poissons morts.

C'était pour nous un phénomène inattendu et déconcertant. Personne ne trouva d'explication à ce mystère. Nous ne connaissions pas encore la grenade et ses applications pour la pêche. L'avis que les Allemands avaient empoisonné les eaux de la Moselle prévalut donc faute de mieux.

C'est un peu plus loin que nous aperçûmes pour la première fois des soldats qui avaient vu le feu.

C'étaient deux artilleurs conduisant un caisson d'artillerie à l'échelon de ravitaillement. Leurs uniformes défiaient toute description. Ils portaient des cheveux longs et des barbes incultes. Toutes nos conceptions de civilisés sur le soldat s'évanouissaient en les détaillant.

— Est-on loin de la première ligne ? leur demandâmes-nous.

— Ils étaient là hier, répondit un artilleur en indiquant du doigt une forêt à l'horizon. Et puis on s'est battu aussi par là. Ils reculent en vitesse. »

Les deux conducteurs cinglèrent les sous-verges, entraînant leur caisson boueux où tremblaient des douilles vides.



Nous arrivâmes à Buissoncourt. Une forte odeur de chlore saisissait la gorge. Nous tournâmes autour de l'église où reposaient des morts. Les faisceaux formés, un commandant nous inspecta et, après nous avoir répartis dans les compagnies les plus éprouvées, nous renvoya sur nos pas à Lenoncourt.

Trois jours plus tard, le 8 ou 9 septembre 1914, nous allâmes au-devant du régiment qui revenait de la bataille.

Les hommes n'avaient plus figures d'hommes. Leurs yeux brillaient étrangement, les capotes, les équipements, les képis, les pantalons rouges prenaient des aspects et des colo-

rations que nous ne pouvions prévoir.

Tous ces soldats portaient des longs cheveux, des foulards autour du cou et des manchons d'un vert maladif sur leur képi.



J'essayais de consulter ma mémoire. Je n'avais jamais vu de peintures militaires pouvant me donner une idée exacte de ces régiments venant de Courbessaux. C'était mon premier contact avec le soldat du front, le vrai, qui n'existe que dans ce milieu et perd tous ses caractères dès qu'il en est sorti. Les permissionnaires débarquant dans les gares tumultueuses, les isolés changeant de corps, voyageant avec armes et bagages et pénétrant ainsi dans la vie normale, ne peuvent pas donner une idée d'un régiment qui revient du feu.

Les hommes ayant rompu les rangs se précipitèrent à l'assaut des deux ou trois épiciers qui vendaient du vin, du chocolat et des conserves. Nous n'osions nous mêler à eux. Ils criaient, s'invectivaient. Cependant ils nous *paraissaient irréels*. Bien entendu, cette impression ne fut ressentie qu'une fois.

Des amis me reconnurent.

— Te voilà... tu viens à la 19e, ah! salaud. Ah! mon vieux... ah! ma p'tite vache.... Qu'est-ce qu'on a pris... ils ont foutu le camp tout de même; viens boire quelque chose; alors tu rentres à la 19, c'est une bonne compagnie... c'est comme ça que tu lâches la 24. Dis donc, le petit sergent qui était avec nous à Dongermain, il est tué. Et puis un tel... un tel... un tel... Mon vieux, qu'est-ce qu'on a laissé là-haut, dans les tranchées... sur la crête. »

. . . .

Cependant, la nuit, roulé dans ma couverture, étendu sur la paille d'une grange bien sèche, entre mon lieutenant et un chien de

berger allemand qui avait déserté ses lignes, j'ai revu les poissons morts, la Moselle charriant ses poissons au ventre laiteux dont les écailles mortes ne brillaient plus au soleil.... Je fus peut-être le seul à m'émouvoir de ce fait et à considérer cette déroute aquatique à la manière d'un conte d'Edgar Allan Poë. Mais à cette époque j'étais déjà hanté par les aventures d'Arthur Gordon Pym. Deux années de campagne ne m'ont pas gâté cette admiration un peu timide pour les impasses et les portes closes.



LE FELDWEBEL

A Étienne Caen.

Avec des camarades : André Warnod, Caen, Lapeyre et Seheur, j'ai visité la mairie de Buissoncourt pour trouver quelques pièces de choix dans le tas d'équipements déjà glanés sur le champ de bataille. J'ai trouvé un ceinturon de marsouin à large boucle de cuivre, des cartouchières plates et un porte-épée-baïonnette, à peu près neuf.

Le long des murs s'alignaient des fusils, des carabines et des mousquetons. Des instruments de musique reposaient sur des piles de cartouches encore empaquetées.

La boue maculait la plupart de ces objets et rien n'était plus surprenant pour un soldat, qui comme moi n'avait pas encore été au

feu, de considérer cette abondance de lebels rouillés. Il ne m'était jamais venu à l'esprit, durant mes années d'active, qu'un lebel pût un jour se trouver dans cette situation.

Mais n'est-ce pas, c'était là mes premières impressions. Des détails, aujourd'hui sans intérêt, prenaient une ampleur et une signification extraordinaires. C'est, je crois, la somme de ces menues observations qui devait nous pénétrer de cette idée, que la guerre était déclarée, et que nous autres soldats, nous allions la vivre seconde par seconde, goutte à goutte.

*
* *

Sac au dos, au commandement de « rompez les faisceaux », tout de suite suivi de « en avant par quatre », le régiment s'ébranle d'un pas rapide, qui ne prendra son vrai rythme qu'au bout de quelques cents mètres.

Où allons-nous ? Nous n'en savons absolument rien. Nous pensons simplement que d'autres régiments nous précèdent.

La route que nous suivons est bordée d'avoines.

— Gaffe à droite, me prévient mon voisin.

En lisière des bois, assez loin de nous, un kilomètre environ, des pantalons rouges tachent le sol.

— Quel régiment? » demande-t-on.



— Du 153, probablement. Ils ont été engagés du côté de Crevic. Doit y avoir des marsouins aussi.

Nous écarquillons les yeux, mais les preuves de la bataille sont si éloignées de nous, que ce spectacle ne peut nous convaincre de la réalité. D'ailleurs le soldat n'est jamais convaincu de la réalité. C'est une forme tenace de ses plus secrets espoirs et l'expression la plus fréquente de son instinct de conservation.

Et l'on marche. Nous traversons un village en ruines. Le premier village en ruines que nous pouvons voir. Tout se compose admirablement. Un souffle tragique passe sur la colonne bleue et rouge. Il n'y a pas de doutes, ce village entier est détruit, sans transition. Notre éducation se fait très vite.

Entre les murs écroulés ou noircis par l'incendie, des territoriaux et des soldats du génie fouillent les décombres, organisent le désordre, mettent les briques avec les briques et cherchent, on se demande quoi, car la destruction semble ici aussi parfaite que le destructeur le souhaitait.

La mitraille a cependant respecté les arbres, quelques fleurs, le pavé de la grande rue défigurée.

L'avenir comblera ses lacunes.

Sur le pavé sonore les compagnies prennent instinctivement le pas cadencé et l'on regarde autour de soi, à droite, à gauche; le voisin communique ses remarques à son voisin.

Nous descendons dans un joli ravin vert

tendre; au loin nous apercevons une ferme, la ferme de Saint-Libaire. Combat tragique pour le régiment. C'est à cet endroit qu'un jeune capitaine de chez nous, aujourd'hui commandant de chasseurs, revint seul sur ses pas dans cette nuit de cauchemar pour rechercher des blessés. Ma qualité me défend de publier des noms, je le regrette. Si l'avenir le permet, je remplirai pourtant ce devoir avec l'émotion honorable d'un homme qui a vécu cette vie.

*
* *

Nous avons déjà fait trois pauses et nous marchons toujours vers la Seille, vers la frontière. Personne ne suppose que nous sommes à la poursuite de l'ennemi.

La fatigue se fait sentir. C'est la période où le fantassin renifle, remonte son sac toutes les cinq minutes d'un coup d'épaule, soulève ses cartouchières pleines à craquer, butte du nez dans le sac de celui qui le précède, et ne pense plus à rien.

Pour ne pas rester en route, il faut se fixer

un point, un détail devant soi, et ne plus le perdre de vue. C'est un moyen de s'hypnotiser et de tomber dans l'état cataleptique qui caractérise un régiment d'infanterie, deux ou trois heures avant son arrivée au cantonnement.

En usant de ce procédé on obtient des résultats encourageants. Les coureurs qui font les six jours de Madison Square doivent se servir d'un stupéfiant analogue. C'est une tendance vers le nirvâna ambulatoire. Ainsi par l'éducation des pieds et l'inutilisation de la cervelle on arrive à une formule nécessaire pour la béatification du fantassin.



Nous cheminions donc, tirant la langue et les yeux saillants, quand une odeur persistante et doucereuse flotta subitement dans l'azur complice.

— C'est un ch'vau crevé ! »

L'odeur hypocrite persistait. Au détour de la route, près d'un buisson d'églantines sau-

poudré de poussière, l'objet de cette horreur apparut. C'était un soldat allemand, tué le long du fossé, étendu sur le dos, auréolé d'un quadrille de mouches corsetées d'émeraude.

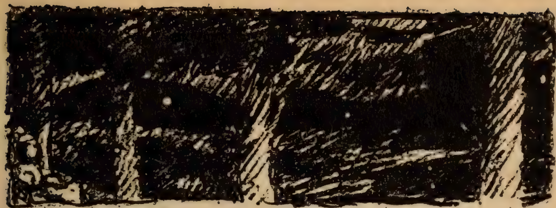
Il portait au col le galon de feldwebel. Sa tunique déboutonnée, laissait à découvert une chemise blanche empesée, d'une blancheur agressive, éblouissante. La figure noire aux lèvres abominablement gonflées protestait, dans toute sa hideur diabolique, contre l'image que nous nous étions créée du premier mort qu'il nous faudrait rencontrer.

On se poussa, comme des moutons, pour passer vite. Chacun retenait sa respiration afin de ne pas absorber l'atroce gorgée de cet air pestilent. Beaucoup s'arrêtèrent au bord de la route, le cœur chaviré et la figure blême.

— Allons serrez, serrez. »

Enfin les poitrines se dilatèrent à l'air pur et j'entendis derrière moi, à quelques rangs de distance, un soldat qui criait à un autre :

— Ben, mon vieux, si la mort ne t'embellit pas, tu ne feras pas non plus un joli macchab.



LES LUMIÈRES DANS LA NUIT

A la liaison du 5ᵉ bataillon.

Tout au bout du mur blanc prolongeant la dernière ferme du village, il y a une barricade formée d'un chariot qui allonge démesurément son énorme timon, de quelques charrues, d'une herse posée de champ, d'un rouleau et de quelques chaînes réunissant le tout.

C'est à 300 mètres devant cette barricade, destinée à arrêter les patrouilles de cavalerie — des chevau-légers en l'occurrence — que nous devons relever le petit poste et prendre la garde en sentinelles doubles.

La nuit est froide. Une pluie légère et péné-

trante ne cesse de tomber; c'est la pluie de guerre, tenace, qui lutte pour son compte contre tous les soldats sans distinction de nationalité. Avec le rat, son allié consciencieux et



subtil, elle ira jusqu'au bout, nous en sommes convaincus, et le rat aussi naturellement.

Gardant cette certitude en poche, ce quadrupède lubrique a perdu sa timidité; son insolence ne connaît pas de bornes. Nous devons nous estimer satisfaits qu'il ne connaisse pas l'usage des armes à feu ou qu'il méprise simplement cet usage.

Devant la barricade, la route de ..., se perd tout de suite dans l'inconnu.

C'est notre tour de prendre la garde mon camarade Maillard et moi.

Le caporal nous place derrière un buisson, nous communique les consignes et s'évanouit entre les gouttes d'eau.

— Tu regarderas un peu à gauche, me dit Maillard, moi je vais surveiller la droite. »

La nuit d'un noir opaque ne nous permet pas de distinguer le moindre objet. Puis l'œil s'exerce. Nous voyons une ligne plus sombre qui barre l'horizon, la lisière du bois que nous devons surveiller.

Ce bois c'est le livre mystérieux qui s'ouvrira ou restera fermé. De là peuvent surgir les cavaliers ennemis, la patrouille d'infanterie casquée, l'inconnu, l'aventure.

— Tu ne vois rien?

— Non. »

L'esprit tendu, les yeux écarquillés, l'index à la gâchette du fusil, l'un et l'autre nous attendons la proie possible sans même pouvoir envisager les différentes hypothèses d'une rencontre.

L'imagination ne travaille pas. Le cerveau ne commande plus les muscles, les réflexes agiront seuls et c'est naturellement qu'on fera les sommations réglementaires et que le coup de fusil partira, net, brutal, claquant la nuit silencieuse.

On marche derrière nous.

— Qui va là?...

— France. »

C'est la relève.

— Rentrez les gars, dit le cabot, tout le bataillon est relevé. Vous avez de la veine, vous n'avez pris qu'une heure de faction.

— Quelle heure est-il?

— Minuit à peu près. On les met; nous sommes relevés par de l'infanterie à béret.

— Où va-t-on.

— Ça, je n'en sais rien, le commandant non plus. Ça sera toujours pas plus moche qu'ici.

Le bataillon est déjà massé dans la grande rue du village.

Le commandant et sa liaison prennent la

tête de la colonne et l'on défile vers une direction qui paraît opposée à celle de l'ennemi.

La pluie cesse un peu. Nous marchons entre les deux files d'arbres d'une route nationale. On allume des pipes.

Toute la nature environnante nous enveloppe de mystère. Une perversité indéchiffrable plane sur les choses. Le paysage nocturne semble mentir dans tous ses buissons, dans tous ses bocqueteaux, dans tous ses détails que la nuit déforme et que le retour à la collectivité, en supprimant notre responsabilité de sentinelles, nous permet, cette fois, d'apprécier avec la sensibilité la plus lucide et la plus exaltée.

A notre droite, dans le cloaque brumeux de la nuit où le ciel et la terre se mêlent, une lumière apparaît, s'éclipse, comme soufflée, et réapparaît de nouveau.

Tout le monde regarde dans la direction, quand une autre lumière, cette fois à gauche, scintille quelques minutes, disparaît et luit

de nouveau, plus faible et plus en arrière.

D'autres lumières jouent dans la nuit. Les unes nous semblent peu distantes, les autres sont très éloignées. Un malaise général s'empare du bataillon en marche. Les hommes regardent à droite et à gauche. Les points lumineux, comme des feux follets, dansent autour de nous. Les lumières inexplicables nous guettent, nous accompagnent, de loin, près de l'horizon impénétrable.

Est-ce là le jeu des appareils de signalisation?

— Depuis que nous sommes par ici, dit mon voisin, c'est toujours la même chose. Il n'y a rien à faire, tu crois que c'est tout près, j't'en fous c'est à des kilomètres. La nuit on se gourre sur tout. Faut dire que c'est pourri d'boches par ici. C'est plein d'espions. Tiens, en voilà encore une. »

Une lumière tremble assez loin.

— C'est peut-être un salaud qui nous signale avec une lanterne. Moi je n' m'étonne plus de rien, depuis que j'ai vu fusiller au

pont de Frouard un capitaine boche qu'était rentré dans nos lignes avec un costume d'officier de hussards.

— Oui, on a vu son cheval, que des cognes tenaient par la bride.

— Et la gosse que les chasseurs ont fusillé



à .... Son père indiquait la direction des batteries en déplaçant les aiguilles de l'horloge du clocher ; on l'a prise comme elle montait l'escalier pour prévenir son dab. Le commandant l'a fait arrêter. Elle gueulait : « Laissez-moi, m'sieur, laissez-moi. Je ne sais rien, m'sieur. » On l'a fusillée. Elle était tout ce qu'il y a d'gentille.

— Tu l'as vue.

— Non, puisque j'm'éreinte à te faire comprendre que c'est les chasseurs qui l'ont poissée.

— Les chasseurs, les chasseurs, eh bien, mon vieux tu t'gourres parce que les chasseurs n'ont jamais été à X... Hé ! du Schnock. C'est un gars qui t'a vu v'nir et qui t'a raconté ce bobard-là.

— C'est malheureux quand même d'entendre ça : la preuve, c'est que tu demanderas à Hermin de la 24.

— Ah.... Hermin et toi ça fait deux peaux d' fesses. »

Ainsi la légende se formait : l'espionne blonde, le clocher fatal, le sang jeune de la belle fille sur les lys de la maison d'école, l'alezan du capitaine allemand, le pont de Frouard. Les éléments s'offraient d'eux-mêmes pour la merveilleuse histoire. On ne vit pas dans un tel état de surexcitation sans sacrifier à l'amour des fables. L'imprévu qui doit être la substance même de l'aven-

ture n'existe que chez les imaginations excessives. Pour les autres c'est le gouffre des réalités indiscutables, et tôt ou tard chacun doit tomber dans ce gouffre sans beauté.

— La pause! la pause! grognèrent quelques voix.

— Vois-tu, l'histoire de la môme fusillée, me dit mon voisin, c'est de la blague, j'en suis sûr. Eh bien, ça fait tout de même un souvenir de guerre. C'est en tout cas plus épatant que le reste. Le reste ne vaut pas la peine d'être raconté quand on l'a vécu parce que ce n'est compréhensible que pour soi et encore. Oui, mon vieux, en ce moment je ne m'en fais pas pour le régiment qui nous a relevé et je me fais de la mousse pour un bobard de cuisine. Je le constate sans demander d'explications, parce que de toutes les explications j'en ai marre.. C'est avec des explications qu'on arrive à vous dégoûter de tout. »

Un coup de sifflet l'interrompit. On se mit en ligne face à gauche sur le bord de la route et les numéros pairs formèrent les faisceaux.

Le petit jour lavait un coin du ciel; l'eau de pluie étalait sur la route défoncée la réalité de ses flaques boueuses; au loin, très loin, aux confins des derniers songes nocturnes, une petite lumière dansait comme une clochette d'or : la lanterne de l'espion fantôme, la lampe d'Aladin et la clef de Peau d'Ane appliquée à la guerre de 1914.



LE PÈRE CAYATTE

A Poulbot.



Notre enfant s'appelait « Grand-Père », ou plus familièrement le « Petit père Cayatte », parce qu'il avait les cheveux rouges, d'un beau rouge orangé, d'une pureté de ton admirable. Cette couleur, qui était celle de Poil de Carotte, devait, à l'image de ce jeune homme, le prédisposer à une égale philosophie intuitive. « Grand-Père » ne se préoccupait des causes que par simple politesse, mais l'intérêt qu'il

portait aux effets de ces causes approchait de l'indiscrétion la plus insolente.

Nous l'avions rencontré en Lorraine, après le tragique combat de la ferme de Saint-Libaire. Il était sorti d'une ruine d'Haraucourt. La teinte somptueuse de sa chevelure rebelle étincelait comme un appareil de signalisation dans les massifs d'un jardin pourtant fleuri de toute l'opulence des roses de Saâdi.

— Tu vas te faire repérer, dit un soldat.

— T'en fais pas pour le chapeau de la gamine, répondit l'enfant d'une voix grave. »

L'homme regarda alors le moutard et l'escouade adopta ce gamin solennel que les 105 avaient épargné.

Il s'appelait Jean et il avait treize ans. On lui donna à « becqueter », selon sa propre expression.

Nous avions déjà vu bien des choses durant ce premier mois de guerre, et notre sensibilité s'était endormie au plus profond de nous-mêmes : mais, malgré tout, à la façon

dont cet enfant mangea le riz et le singe que nous méprisions déjà, l'émotion nous saisit à la gorge. Ce détail nous ramenait à la réalité des pages d'histoire que nous allions écrire pour les générations futures.

On ne racontera jamais très bien cette guerre, parce que la mémoire garde mal les traces de cette vie intense, en somme inimaginable. Une éponge abolit les souffrances dès que le repos apparaît à l'horizon. Le tir de barrage le mieux réglé et le plus dru ne laisse qu'un souvenir imprécis chez ceux qui le traversèrent. L'essentiel est de le traverser.

Le spectacle du « Petit Père Cayatte », dévorant la nourriture avec une avidité de jeune chien, était amer.

— Qu'est-ce que c'est que cet enfant? demanda le commandant. »

L'escouade ne voulait pas lâcher son protégé. On lui expliqua l'affaire.

— Gardez donc ce chérubin, dit-il, en attendant que je prenne des renseignements

sur ses origines. Ma liaison en sera responsable.

Ainsi, le « Petit Père Cayatte » fut adopté



par le 5e bataillon du Nerégiment d'infanterie et par ainsi s'attacha à sa fortune. Le tailleur de la C. H. R. lui confectionna une tunique dans une capote ; on lui donna un équipement à peu près neuf, un bidon, une musette ; on l'arma d'un mousqueton de mitrailleur et d'une baïonnette courte. Avec son képi cassé, il nous rappelait l'allure des très jeunes chasseurs de Neuville. Notre gosse, ainsi paré, éblouissait et rendait le régiment sympathique durant les manœuvres, au cantonnement de repos.

La liaison s'en félicitait. « Ah ! pauvre enfant ! disaient les dames et les demoiselles,

ah ! ah ! le pauvre enfant ! » Grâce à quoi, on invitait le « Petit Père Cayatte » à prendre un verre de bière et les hommes de liaison profitaient de la tournée.

A cette époque nous fumions le calumet de merisier dans un secteur tranquille. On préparait « en douce » l'assaut de Carency et « Grand-Père » venait parfois jusqu'au poste de commandement. C'est lui qui servait de truchement entre les villes où l'on trouve du tabac et le bled de première ligne que nous embellissions de notre présence.

Il vendait des cartes postales glacées représentant de jolies femmes souriant à des poilus frisés comme des moutons Louis XV ; des pipes pleines de défauts astucieusement célés, du papier à lettre spongieux et les journaux. Parfois il nous apportait la soupe, sa frèle silhouette émergeant d'une guirlande de bidons remplis. Alors, pour se reposer, il grillait une cigarette devant la porte de la cagna et nous donnait des tuyaux.

— Le train de combat du N^e^ bataillon embarque aujourd'hui.

— T'en es sûr? »

Il en était certain, et ses tuyaux étaient bons.

En général, le « Petit Père Cayatte » méprisait les autres enfants ; il les appelait des « salés », leur parlait peu et les invitait péremptoirement à faire ses courses et ses menues corvées.

Il n'aimait ni les jeunes filles, ni les femmes à cause de ce sacré esprit d'ascendance qui les poussait à se donner pour lui des airs maternels déplacés.

Le « Petit Père Cayatte », à treize ans, pensait soldat et disait : « Moi, je suis dans la « biffe », mais quand j'aurai dix-sept ans, j'en reprendrai pour aller aux zouaves. » Il avait cependant de l'esprit de corps et connaissait minutieusement toutes les manies et traditions du régiment. Quand nos clairons, pavoisés de flammes couleur de ciel galonné de jonquille, sonnaient les huit refrains de la

division, il devenait plus pâle, son nez se pinçait et la jugulaire de son képi flottait subitement le long de ses joues.

Une fois, un lieutenant le photographia à côté d'un de nos fanions de bataillon, un beau fanion de soie écarlate portant la croix de Lorraine brodée en or. Le gosse conserva précieusement cette photographie dans un portefeuille que nous lui avions fabriqué avec du drap de capote, rehaussé de deux grenades de laine rouge. Dans la journée, quand il était seul, il regardait cette image avec amour ; mais, quand on le surprenait, il simulait des recherches dans toutes ses poches pour cacher sa confusion. Son âme sensible, à l'encontre des autres enfants, ne se révélait jamais.

Lorsque les hommes disaient : « Cette guerre ne finira plus », le « Petit Père Cayatte » répondait : « Bah ! on est bien comme cela. »

Les hommes, en général, même les plus courageux et les mieux trempés, ont pour le

sang humain la répugnance instinctive que les bêtes elles-mêmes éprouvent pour le sang des bêtes de leur race. Notre enfant, comme d'ailleurs beaucoup de femmes également, n'éprouvait aucune gêne devant les blessures les plus démoralisantes. Il ne tombait jamais « dans les pommes », et son sommeil pur n'était troublé par aucune des scènes d'horreur que son destin, librement choisi, semait chaque jour sur sa route.

Je ne suis pas curieux outre mesure ; toutefois, pour des quantités de bonnes raisons exceptées, je voudrais bien revoir dans une quinzaine d'années le « Petit Père Cayatte » qui, à cette époque, aura revêtu la robe virile.

Or, un beau jour d'avril, des « percos » ou décisions de cuisines roulantes ratifièrent les rumeurs persistantes d'une relève. Le fait se réalisa. Toute la clique en tête — tambours, clairons, trompettes cors de chasse — et bataillon par bataillon, le régiment habillé de neuf, quitta l'Artois pour une destination inconnue.

Nous traversâmes des villages et des petites villes quiètes, des routes ourlées d'ar-



bres fruitiers que le printemps fleurissait avec la délicatesse la plus exquise et la plus tendre. Le « Petit Père Cayatte » marchait avec nous, trottinant allègrement. Comme nous traversions encore un village de l'Oise et que

les gens, secoués par la fanfare, se pressaient pour voir passer un régiment du front, une jolie jeune fille, de quinze à seize ans, avec des joues de porcelaine, très proprement vêtue, s'approcha des rangs et fit signe au « Petit Père Cayatte » de s'approcher. L'enfant vint à sa rencontre. Nous vîmes la jeune fille lui parler, puis prendre dans la poche de son tablier blanc un porte-monnaie qu'elle lui donna. Ensuite elle se pencha sur le gosse et l'embrassa une fois, deux fois.

Le « Petit Père Cayatte », sans remercier, se hâta de regagner la tête de la colonne. Il haletait un peu. Et, tandis que nous le blaguions légèrement, il dit : « C'en est une, une de l'Assistance publique. » Puis, tout d'un coup, sur la grand'route, il se mit à pleurer.

C'est la seule fois que nous vîmes pleurer le « Petit Père Cayatte ».

L'ARTOIS

Car le temps est lors plains de pourreture,
Froit et boueux ; on n'a vivres ne vins,
Les nuis sont grans, chevaulx sont en l'ordure
A retourner est lors chascuns enclins.

EUSTACHE DESCHAMPS (*Ballade*).



COMMUNIQUÉ

A la mémoire du sous-lieutenant Jean Cavaillon.

En passant par Beaumont pour aller à Douai, la route est belle et ne se ressent pas des événements. Avec ses grands arbres qui la révèlent jusqu'à l'horizon, elle ne connaît pas encore le passage de l'artillerie, des convois, des trains régimentaires et des trains de combat creusant, dans le sol des routes, des ornières profondes qui ne sont pas des rides de vieillesse, mais des rides de souffrance excessive ou prématurée.

Le soleil d'octobre met une grande joie dans tout le paysage. Des oiseaux muets regardent passer les soldats qui, saupoudrés de poussière blanche, semblent roulés dans la farine.

Des routes comme celle-là, on en voit dans

les tableaux du vieux Breughel. Et les gens qui fuient devant l'invasion ont l'air de sortir d'une kermesse.

Ce n'est pas ici la panique hurlante des



foules talonnées par l'ennemi : c'est un départ, dont la tristesse, cependant réelle, n'arrive pas à se communiquer aux choses.

Nous blaguons, en passant, une belle fille rousse qui porte sur son dos un énorme

paquet de vêtements avec ce déhanchement spécial aux blanchisseuses. De sa main restée libre elle traîne un petit garçon aux cheveux blonds, presque blancs, qu'elle appelle : « min Rogin ».

Sur les bas-côtés de la route, d'autres filles font la sieste. Des enfants courent le long des compagnies, prennent nos bidons et vont les faire remplir, cependant que le régiment défile à grande allure, au pas accéléré.

— Ça ne vaut rien de cavaler comme ça, dit l'un de nous, on va sûrement décrocher le superbe « cocotier » de la rangée du fond.

Une auto blindée anglaise, avec au volant un officier blessé, nous croise en vitesse, revenant de Douai.

Nous rencontrons des territoriaux, hâves, hébétés, marchant lentement, l'arme à la bretelle.

— Qu'est-ce que nous venons de déguster ! » répondent-ils à nos questions,

Cyprien Loriot, mon ami, et le cycliste du bataillon, l'homme le plus remarquable que

je connaisse dans l'art de créer une popote, semble douter de réussir pour cette fois. Depuis le départ le bruit court que nous devons cantonner dans Douai. Notre cantonnement paraît singulièrement compromis.



Nous arrivons à C..... Il fait nuit. Ma compagnie se déploie dans un champ et je reviens dans le village pour manger une tartine de confiture qu'une dame m'offre avec insistance.

La rue transversale de C... est encombrée par une batterie d'artillerie. Les conduc-

teurs flattent de la main leurs sous-verges qui soufflent, s'ébrouent et grattent le pavé avec leurs sabots. Sur les caissons les servants fument des cigarettes. L'un d'eux machinalement siffle une romance populaire. « Ah ! ta gueule ! » dit un des fumeurs. Le siffleur se tait, s'acagnarde sur son siège et se rentre dans les plis de sa capote bleu foncé.

— La liaison ! »

C'est la voix du commandant. Les hommes de liaison se présentent.

— Vous êtes tous là?... 17... 18... 19... 20? Bon. Retournez dans vos compagnies et dites à votre capitaine que l'on cantonne à Beaumont ».

Nous revenons à Beaumont, en pleine nuit. Toutes les femmes sont devant les portes, toutes les lampes sont allumées.

On entend chuchoter : « Qu'est-ce que c'est? Vous revenez.... Vous ne savez pas.... Vous restez ici? »

Une jeune femme en chemise nous fait du

café, avec une tranquille impudeur. Dehors les chuchotements inquiétants persistent.



Tout le monde attend. Il est deux heures du matin.



Impossible de trouver une carte dans le pays. Enfin nous mettons la main sur un calendrier des postes et télégraphes qui porte à son verso la carte du département.

Nous nous dirigeons sur Izel-les-Équerchin, car c'est là, que nous devons attendre l'ennemi venant de Douai.

Les habitants, pressentant la bataille, sont descendus dans les caves. Quelques femmes nous dévisagent curieusement ; l'une d'elles

nous apporte de la bière dans un broc.

On organise les maisons pour une résistance qui ne s'annonce pas du tout comme une figure de cotillon. Les mitrailleuses s'installent : l'une au premier étage d'une ferme, l'autre en bordure du village, face à la route que nous venons de parcourir.

Soudain au-dessus de notre tête la première mitrailleuse tire; on voit le canon de l'arme trembler sous l'effort ; et tout de suite, les coups de fusils claquent, en avant, à droite, à gauche.

Le premier obus boche, un 77, siffle et percute dans la toiture du hangar où nous nous abritons.

*
* *

Les balles se poursuivent comme des mouches imbéciles. Les shrapnells éclatent très bas, devant la figure, le soleil cuit les pantalons rouges étalés çà et là dans les betteraves, le long des ronciers, dans les rues, sur la route à la sortie du village, dans la direction de Neuvireuil. Les blessés éclabous-

sés de sang cherchent le poste de secours.

— Suivez la route, suivez la route. »

Une demi-compagnie se rassemble. On attend des copains. Les balles claquent dans les betteraves à côté de nous.

— Suivez la route, suivez la route ! »

Au pas accéléré, plusieurs camarades et moi, marchons droit devant nous. Nous laissons sur notre droite une petite ferme. La porte charretière est gardée par un artilleur sans tête, dont le sang forme une mare où ses deux mains baignent.

Devant nous, à quelques mètres, la terre se soulève en petites clochettes de poussière : on nous tire dessus. Il n'y a pas de doute, nous courons sur une mitrailleuse qui nous fait face et nous arrose.

Un camarade tombe ; nous nous jetons dans le fossé et revenons sur nos pas jusqu'à la ferme maintenant pleine de soldats qui s'agitent, se poussent à droite et à gauche, s'invectivent ou boivent à plein quart dans un baquet d'eau croupie.

Une détonation épouvantable ébranle le bâtiment. Nous tombons à plat ventre, suffoqués par l'odeur de la poudre. Une seconde, deux secondes, on entend le ronflement doux de la fusée qui passe et rentre en terre avec un bruit mat, puis des tuiles, des poutres dégringolent une à une. Une pluie de menus débris s'abat sur nous.

— Suis-moi. Y a pas de temps à perdre ! »

Abruti, je me relève. Je reconnais Cyprien.

— Suis-moi, mon vieux, il ne faut pas rester ici une minute, voilà la direction qu'on doit prendre ».

Nous sortons de la ferme, où d'autres soldats s'entassent et nous partons à travers champ.

Les betteraves feuillues entravent la marche, les cartouchières brisent les reins, le sac m'étrangle. A droite et à gauche les shrapnells, de mieux en mieux placés, éclatent. On se couche, on se relève, le sang battant dans les tempes et la figure en feu. Un soldat devant moi, que je ne reconnais pas, lève les bras,

au ciel, lâche son fusil et s'abat la tête en avant.

Je suis maintenant presque seul. Un petit vallonnement me protège contre les balles



et j'aperçois, à deux cents mètres, des hommes de mon régiment qui l'arme à la main, en colonne par un, battent en retraite.

L'artillerie allemande a d'ailleurs allongé son tir. Elle s'acharne inutilement sur un petit bois couronnant une crête. Devant moi, une des colonnes en profite, s'arrête et souffle un peu. Butant à chaque pas, je la rejoins enfin et je m'appuie sur mon fusil.

Et je reste là les yeux à terre, regardant

avec intérêt un carabe doré tombé sur le dos, agitant désespérément ses pattes pour reprendre une position plus compatible avec sa dignité de carabe.

— Allons, en route ! dit l'adjudant, commandant le groupe. »

Nous sommes maintenant sortis de la zone dangereuse; aussi la réaction qui vous chauffe le cœur comme un puissant cordial délie les langues. Chacun raconte son histoire.

— Nous sommes partis les derniers avec la 19.

— Non, c'est la 17 qu'est partie la dernière.

— La 17? Y'avait longtemps qu'elle était débinée puisque c'est elle qu'a commencé le mouvement.

— La preuve que c'est la 18, c'est que, j'étais au coin de la rue où on avait installé le poste de secours, quand j'ai rencontré....

— Ah! ça va, proteste quelqu'un, ça va, poisses-en un autre. Tu ne vas pas nous en faire un plat, non?

Personne ne dit plus mot et nous atteignons les premiers vergers d'un hameau désert. Les habitants sont partis ou se sont barricadés dans leurs caves.

— L'colonel est blessé, dit un soldat qui surgit de l'ombre.

— C'est toi, Marc?

— Oui.

— Le commandant est là?

— Oui, mon vieux, c'est toi Bob?

— Oui, les autres sont avec toi ?

— Oui, le commandant est blessé, tu peux te coucher au bord de la route, où tu voudras. On ne sait pas encore si l'on reste ici, le lieutenant est allé provoquer des ordres. »

La nuit est venue. Je déboucle mon sac qui roule à terre et m'entraîne dans sa chute. Je m'endors tout équipé, la joue tendrement appuyée sur un tas de cailloux.

*
* *

— Reconnaissance ! Reconnaissance ! »

L'artillerie passe au grand trot devant nous:

des maréchaux de logis se détachent, galopent en tête ; au loin le cri de « reconnaissance » continue à courir le long de la ligne des canons bleus.

La retraite se poursuit. La retraite, ce n'est pas le mot. En réalité les deux armées marchent parallèlement dans la direction de la mer....

Je pense à toutes ces choses qui m'apparaissent avec le recul de quelques semaines, déjà très effacées. Dans notre vie de soldat, le passé s'estompe tout de suite. Quelques îlots verts, dans le désert des souvenirs que la durée de la guerre uniformise, fixent çà et là la mémoire, comme des points de repère.

Le talus de la voie ferrée, à Vimy ; les hurlements des tirailleurs chargeant la nuit dans Thélus ; le sinistre et monotone clairon allemand sonnant le rassemblement dans Givenchy en flammes.

Cris de femmes montant dans la nuit comme des flammes ; ombres gigantesques des hulans se découpant sur le mur bleu

de lune d'un mesnil isolé; bourdonnement d'abeilles du petit peuple des balles aveugles; vrombissements des obus en voyage, et subitement l'affaissement général de tous les bruits de la guerre, le silence des hommes et des machines cédant à la rumeur venue de la nature.

Un crapaud siffle, mélancolique, sa note de cristal; une chouette, effarouchée par l'incendie d'une meule, chuinte; un chien pleure, très loin, très loin, toujours à la limite de la réalité.

. . . .

Maintenant, je suis devant un feu de bois, à l'entrée d'une soue. Je surveille la cuisson d'un bouteillon de riz que des zouaves vêtus de toile bise nous ont abandonné fraternellement.

La tour de l'Abbaye que j'habite, s'érige comme un beffroi et surveille la plaine, jusqu'à la route de Béthune et plus loin encore jusqu'à Douai peut-être. Aussi le premier obus allemand ne tarde pas à déchirer le ciel. Il

rate la tour, et fusant sur les pavés de la rue, explose au milieu des hommes surpris, immobilisés par l'inévitable mort....

C'est déjà à cette époque, si j'ai bonne



mémoire, que la légende dorée d'un repos imminent, défraya nos parlottes. C'est à cette époque également que nous commençâmes à abandonner nos pantalons rouges homicides. Pour ma part, j'avais acquis, après de longues recherches, un élégant pantalon de pompier, en drap satin noir, avec une bande écarlate d'un effet séduisant.

Mes camarades regardaient ce vêtement avec trop de sollicitude et je sentais très bien qu'il ne me viendrait jamais à l'idée de le faire sécher sur une corde, oui, j'étais sûr de moi, de ce côté-là, certain de ne jamais tomber dans cette erreur.

Les admirateurs du pantalon se découragèrent, un à un.

FANNY

La ferme est de briques roses et les deux porchères, dont l'aînée n'a pas plus de quatorze ans, accomplissent leurs gestes ancillaires, devant le château fermé.

Jadis la calèche, comme un gros scarabée bleu, courait sur le pavé vert où les herbes croissent ton sur ton. La dame de la maison exaltait par sa présence les hommages de la ferme : trompettes des oies formant la haie, hourrahs convulsifs des chiens dansant au bout des chaînes tendues ; hommages des bêtes serviables dans les étables closes.

La façade grise du château, dont les trois étages protègent la maison fermière, s'effrite et semble éclaboussée d'encre lavée. Les jours de fusillade sur la ligne qui se dessine à quelques cents mètres du village, les balles

s'aplatissent entre le premier et le deuxième étage. Elles martèlent le mur comme une cible. Les vitres sont intactes et le château et la ferme survivent à la destruction lente où le village fond, morceau par morceau.

A l'horizon, derrière les étables, trois crassiers surmontés de la délicate silhouette d'une passerelle avec ses rambardes intactes ébauchent un paysage martien où les shrapnells, dans la nuit, éclatent en lueurs brèves, comme des aérolithes.

L'aînée des porchères s'appelle Fanny. Elle porte avec grâce des charges trop lourdes. Cette petite fille aux mains de servante penche une jolie tête de princesse un peu hautaine.

Elle roule toute la matinée des brouettes de fumier, refuse les services des soldats et semble absolument étrangère dans cette vie qui est la sienne et que son imagination ne dépasse pas.

En fumant une cigarette, à la porte de l'écurie où la liaison cantonne, je la regarde

et j'admire cette gamine du Nord si déplacée dans ce cadre et dont l'avenir me paraît plutôt sombre. Il est difficile de conserver impunément des gestes royaux dans le métier fabuleux de servante de ferme et pour favoriser l'aimable hasard des amours d'un prince et d'une bergère authentique, il n'est encore que le cabinet de toilette et le salon d'une appareilleuse patentée.

Quand le bombardement se rapproche et menace de devenir inquiétant, le fermier, la vieille servante et les deux bergères se réfugient dans les caves. Tous ces gens s'habituent à cette existence et finissent par apprécier plus intimement les bons moments de la vie, en usant de comparaisons.

Dans un déchirement subit de l'atmosphère, le 155 venu de Vermelles troue la toiture d'une haute grange où dorment deux compagnies d'infanterie.

Instinctivement je me protège la figure avec les bras et j'attends le deuxième obus....

De la grange éventrée deux cents hommes

jaillissent, la figure exsangue, les vêtements couverts de poussière. La plupart dormaient, ont été réveillés par l'explosion et sortent



du sommeil pour constater leurs blessures.

Le major et ses infirmiers s'empressent, les brancards se déploient ; une traînée de sang permet de suivre à la piste la route d'évacuation vers le poste de secours.

La ferme ne recevra que cet obus, tiré trop court pour la batterie, disent les uns, tiré trop long contre la route, disent les autres.

Le hasard a tué dix hommes et en a blessé une trentaine.

Aux fenêtres de la grande salle de la ferme, des figures enfantines, aux yeux dilatés par l'horreur, regardent la cour, le sang sur les pavés, et le trou béant de la toiture de la grange qui dénude la charpente noircie.



La porte de la grange sanglante est séparée des soues par un petit mur lépreux d'environ 75 centimètres de hauteur. Sur ce petit mur, la fantaisie macabre du cataclysme a déposé un pied enfermé dans son brodequin réglementaire. Un pied tranché net à la cheville, montrant, au centre même d'une circonférence rose, l'os d'une blancheur écœurante de moelle fraîche.

Fanny portant un seau trop lourd qui entrave sa marche aperçoit le débris humain. Elle s'arrête, tourne autour du mur et fixe intensément le pied mort.

Le soleil paisible jette sa lumière et se

complaît à mettre en valeur l'affreux détail.



Au seuil des granges et des écuries, nous regardons ce misérable morceau d'homme. Cependant personne ne l'enlèvera, paralysés que nous sommes par un bizarre retour d'une sensibilité pourtant abolie.

Mais toute la nature, la ferme, le château, les arbres et Fanny font la roue autour de ce point d'où s'écartent les rayons démesurés du vertige.



LA CITÉ DES RATS

Ce n'est qu'au début de l'année 1915 que les effets de la grande mobilisation des rats se firent sentir dans la lutte implacable qu'ils engagèrent contre les hommes.

Leur république garda le silence le plus absolu sur les mouvements de ces quadrupèdes diaboliques et ne se découragea pas de quelques insuccès d'ailleurs probablement prévus par les grands chefs de la bande.

C'est à Villers-au-Bois, qu'on ne tarda pas à surnommer Villers-aux-Rats, que mon régiment dut, pour la première fois de la cam-

pagne, compter avec ces remarquables bandits qui se répandirent sur la contrée comme les narquois et les drilles d'une cour des miracles ressuscitée.

On en tua des quantités surprenantes que l'on pendait par la queue à un bâton posé horizontalement sur deux piquets. Ainsi échelonnés par rang de tailles ils représentaient assez bien quelque chose comme ces instruments ingénieux dont les clowns musicaux abusent avec fantaisie.

Le massacre des rats commençait à la tombée de la nuit. Ce fut une sorte de Saint-Barthélemy dans les maisons en ruines. La clarté subite des lampes électriques les aveuglait, les immobilisait et leur permettait de recevoir dans les reins le coup de soulier ou de trique qui aidait à leur mortification.

Ils mouraient en bondissant comme des balles de tennis, le ventre crevé et sanglant ainsi qu'une baie éclatée. Un cri aussi aigu que leurs dents redoutables annonçait au chasseur que l'âme de son ennemi venait

d'abandonner sa trop faible enveloppe. On tua ainsi des rats importants, doués d'une énergie peu commune et d'une autorité incon-



testable ; on tua des rates, affairées et précieuses comme des menettes allant à vêpres ; des ratons débordants d'inexpérience et lâchés trop jeunes dans un monde trop vieux.

Les hommes du bataillon se félicitèrent de l'importance de la trucidation.

Certains d'entre eux, arrosant les blessés de pétrole et y mettant le feu, dansèrent autour du bûcher une sorte de branle, qui dans leur esprit trop enclin à confondre le commencement avec la fin, devait signifier la confiance la plus enfantine dans le désastre des rats.

Un coq de combat à l'uropyge déshonoré et qu'une noblesse de vieux sportsman avait jusqu'à cette date protégé contre les horreurs de la marmite mourut de joie dans sa cage, malgré les objurgations de son maître qui l'appelait : « min garchon, min pouchin ».

La première bataille que le bataillon livra contre les rats s'inscrira dans l'histoire de la guerre sous le nom de massacres de Villers.

Les rats nous avaient attaqués dans ce petit village, très proche de la ligne de feu et qui avant la prise de Carency formait notre deuxième ligne. Villers-au-Bois se voyait

assez souvent bombardé. Mais enfin ses maisons gardaient quelque apparence de maisons et des caves profondes fournissaient à l'occasion des abris que l'on ne négligeait pas. C'est ordinairement en allant aux distributions, à l'entrée du pays, que l'on risquait sa peau.

Le séjour dans les caves n'était pas trop déplaisant. Un silence relatif permettait le repos, à moins que les rats n'en décidâssent autrement.

— Écoute-moi ces fumiers, gémissait Marc, qu'est-ce qu'ils peuvent foutre.

Allongés dans la paille chaude de vermine, les mains étrillant la peau au hasard des démangeaisons, nous prêtions l'oreille, attentifs aux bruits de la cave, essayant de repérer le centre de cette agitation forcenée.

Les rats, qui doivent posséder, entre autres prestiges, le pouvoir d'effriter des moellons comme s'il s'agissait de bonbons anglais, donnaient libre cours à leur gaîté naturelle qui est bruyante et lubrique.

Dans l'impénétrable atmosphère nocturne de la cave, ils semblaient procéder aux apprêts d'un repas de corps destiné à célé-



brer l'astucieuse misanthropie d'un rat pelé, bicentenaire, trismégiste et tout puissant.

Ces infiniment civilisés roulaient des tonneaux, déplaçaient de la vaisselle sonore, se congratulaient, se marchaient sur les pieds, s'excusaient, se chamaillaient et paraissaient par-dessus tout affectionner les danses les plus hallucinantes pour l'exercice desquelles leurs petites pattes semblaient chaussées de sabots monstrueux.

Glabajonor, qui dans la liaison possédait

tous les secrets et instincts du chasseur de prairie, lançait avec la plus évidente férocité, un godillot aveugle et abondamment clouté.

Il était rare qu'une voix ne répondit pas à cette provocation.

— Bon dieu de cochon, qui m'a foutu ses godasses sur la gueule. Veux-tu les miennes !

C'est là que les rats, tapis dans leurs guitounes invisibles, devaient se tenir les côtes. Nous en avons trouvé, longtemps après, dans leurs trous, qui étaient morts d'avoir trop rigolé, de s'être fait trop de bon sang en une fois, d'avoir trop goûté la saveur d'une scène trop souvent répétée.

Quand un certain temps, que nos ennemis jugeaient raisonnable, s'était écoulé entre l'affaire du brodequin et le restant de la nuit, ils sortaient de leurs boudoirs et se remettaient à trépigner avec une sorte d'allégresse dans les pattes, qui nous tenait tous pantelants de rage impuissante.

Heureusement que les infiniment petits

travaillant fiévreusement notre peau sans défense nous tenaient constamment en



éveil, sans cela je crois qu'il aurait fallu abandonner toute idée de dormir, même en

essayant de réduire ces créatures du Seigneur par l'indifférence et le mépris.



Ce gros dégoûtant-là, dont la queue traîne sur le sol comme un lombric malade, nous le connaissons bien. Il possède comme une science l'art de prendre les gens pour des imbéciles, les gens, c'est-à-dire les plus respectables soldats du Ne régiment d'infanterie.

Les zouaves qui nous ont précédés ici ont voulu sa peau. Ils ont dû renoncer à cet espoir ; les chasseurs de notre division l'ont plusieurs fois manqué de l'épaisseur d'un cheveu. Chez nous les spécialistes le mettent en observation. On en parle toute la journée; Alfred, l'ordonnance du commandant, qui possède sur les rats une certaine expérience, médite sa perte depuis l'avant-dernière relève.

Le gars est là dans la cour, à côté de la mare ; son petit dos râblé et légèrement pelé, absorbe béatement les pâles rayons d'un soleil d'hiver. Il grignote dans une demi-

boule de pain verdegrisé, prêt à bondir, à s'éclipser, à s'évanouir dans la muraille au premier geste d'offensive de notre part.

Le sinistre personnage sait ce que nous méditons ; il ricane dans sa moustache sordide et regarde le paysage, la maison, la mare et la liaison avec une sorte d'indulgence désabusée.

Et il pense: « Dans une minute, si la fantaisie m'en prend, tous ces gaillards robustes et sanguinaires vont s'agiter comme pris de folie. Il me suffira de pousser une pointe dans la direction de cet os de mouton, encore revêtu de quelques lambeaux de viande aux reflets mordorés, pour déclancher la danse inutile où ces messieurs s'entrechoqueront de fureur mal disciplinée. »

Alfred, baïonnette au poing, commence un mouvement enveloppant sur la droite ; muni d'une écope, je me glisse vers la gauche. Les mains crispées sur un balai, Glabajonor tient le centre, pivot de la manœuvre.

L'épée baïonnette brille dans un rayon, Alfred subitement déclanché, hurle la charge :



« A toi !... je l'ai !... non... le voilà... ah ! la vache ! »

Je lève mon écope sur une forme noire extrêmement rapide ; mon arme se fend en deux contre un cailloux pointu qui semble avoir mis son idiotie native au service du facétieux rongeur.

Celui-ci doué d'une ubiquité prodigieuse est partout à la fois. Glabajonor à l'aide de son balai s'enveloppe de moulinets vertigineux qui semblent menacer trois ou quatre bécants que nos pièges, posés dans la matinée, n'ont pas réussi à duper.

Le rat a disparu.

Je regarde l'écope fendue.

— Mon vieux, me dit Marc, qu'est-ce que tu vas prendre pour ton rhume quand le sergent du matériel va demander son instrument. N'y a rien à faire, elle est bien fendue, t'as dû taper....

— J'ai dû taper, j'ai dû taper.... Évidemment je n'ai pas tapé sur un étredon. Ça va de soi. Mais si je me mêle jamais d'une histoire avec ces salauds-là, je veux bien en reprendre pour dix ans !

— Il faudrait, insinue Alfred.

— De l'artillerie lourde? demande suavement Glabajonor.

Un miaulement caractéristique se rapproche, se rapproche et cependant que l'obus

éclate, fume, détruit un pan de mur et empeste la cour, nous nous lançons comme des bolides, dans l'ouverture béante de la porte de la cave.

Nous soufflons, tendant l'oreille à d'autres détonations cette fois assourdies.

— Il n'a pas éclaté loin, dit Alfred.

Un grattement familier lui répond, à côté de nous, dans l'ombre. Des pattes galopent derrière un cuvier poussiéreux, renversant une bouteille vide. Nous nous regardons tous. Il est là.



CONSEILS D'UN RAT A SON FILS

A Jules Maclet.

Assieds-toi, mon enfant, évite avec soin de froisser ta petite queue vermiforme. Un rat sans queue, disait mon père c'est comme un gigot sans manche.

Je ne te retiens pas aujourd'hui pour le plaisir de te déplaire. Il est simplement nécessaire que je te communique l'expérience que j'ai acquise et que tu ne tarderas pas à acquérir toi-même par ces temps de guerre implacable.

Quand tu étais encore un bébé, tu suivais, le dernier de la file, ton père, ta mère, et tes frères aînés. Tes frères aînés sont maintenant dans les tranchées, le long du chemin de fer et, si je t'ai gardé près de moi, c'est que je ne voulais pas te lancer

dans l'aventure sans te prémunir contre l'ennemi.

Lorsque tu n'auras rien à faire dans la journée — et je te conseille même de prélever



sur l'emploi de ton temps, quelques heures pour cela — choisis un trou qui puisse constituer pour toi, une retraite inviolable, je t'en indiquerai. De cet observatoire tu pourras étudier à ton aise la structure, la force, la faiblesse et les habitudes de l'homme. Et c'est ainsi que tu t'apercevras des défauts de sa cuirasse et que tu comprendras les moyens de le combattre avec avantage.

Tu verras, que notre petitesse est l'essence même de notre puissance. L'homme est

beaucoup trop grand, beaucoup trop fort pour s'attaquer à nous. Il ne peut pas discipliner ses mouvements et les mettre à l'échelle de notre effort qui, par sa disproportion avec le sien, le rend à peu près inoffensif.

Exemple : tu peux très facilement lui mordre un doigt de pied et lui-même ne peut pas mordre un des tiens. Ses formes imposantes l'exposent comme une cible à notre adresse, cependant que notre faible corpulence nous permet d'éviter les effets de la sienne.

La nuit, quand il dort, tu peux chauffer tes pattes sous sa couverture et lui ne pourrait pas en faire autant, même par 50 degrés au-dessous de zéro.

Tu peux voler sa nourriture et lui ne peut voler la tienne ; tu n'as donc pas besoin de la mettre sous clef.

Le moindre trou t'offre un abri contre sa poursuite, car sa taille l'empêche de te suivre dans le mystère des vieux murs.

N'envisage donc pas l'homme comme un

être de ta force et de ton intelligence, mais plutôt comme un cataclysme, phénomène de la nature. Il n'est dangereux qu'ainsi qu'une montagne qui s'écroule, qu'une maison qui s'effondre. La nature est faite de ces calamités et ces desseins sont impénétrables.

Si tu considères l'homme sous cet aspect il faut te défendre contre lui en opposant les ressources de ton intelligence aux effets de sa force fatale. Si tu le considères comme un être raisonnable, c'est-à-dire capable de commander à ses actes, il faut avoir pitié de lui, car c'est un pauvre géant sans malice, et il ne serait pas charitable de ta part d'exagérer les mauvaises plaisanteries à son égard.

L'homme, mon cher garçon, est de tous les êtres vivants le plus facile à déconcerter. Voilà le point sensible où le bât blesse. Une éducation tendancieuse et beaucoup trop restreinte lui donne, dès l'adolescence, une confiance exagérée dans ses facultés, sa puissance et son adresse. Avec un peu plus d'air dans le gourbi de son imagination, il pourrait

devenir dangereux, mais son aveugle présomption le perd et nous devons contribuer à entretenir cette présomption en simulant la peur, à son aspect.

Quand un homme te poursuivra, sauve-toi d'abord devant lui. Cours à droite et à gauche, manifeste tous les signes de la terreur la plus abjecte. Même si tu aperçois l'ouverture de la caverne libératrice, ne te presse pas de t'y réfugier.

Laisse ton cœur battre violemment ; qu'il voie tes flancs palpiter et alors, quand tu le sentiras prêt à bondir sur toi ou sur le point de lancer son bâton, fais demi-tour, fonce hardiment sur lui. La stupéfaction le laissera pantois. Ses gestes désordonnés pour t'atteindre deviendront dangereux pour lui-même ; il menacera de s'éborgner avec son arme, et toi, mon raton, tu passeras vivement entre ses jambes. Dans l'avenir tu pourras encore le prendre au même piège, le procédé triomphera tant que tu vivras et que cet homme vivra. Le truc du demi-tour avec

la marche en avant était bien connu de ton grand-père, avant qu'il ne fût mangé par un chien jaune.

Ah ! pour celui-là, le chien, qu'il soit jaune, vert ou rouge, il faut éviter la rase campagne



avec lui. Laisse le gratter devant ton trou et ne t'émeût pas de ses gémissements plaintifs. Il s'usera les pattes contre la terre et, malgré son agitation hystériforme, ne tardera pas à laisser la partie pour s'occuper d'un autre sujet.

En dehors de ta caverne, je ne te conseille pas de rencontrer cette bête insupportable. Il te briserait les reins d'un coup de dent et t'étendrait, encore chaud, devant les pieds d'un de ses maîtres à casque bleu.

Je te recommande donc de ne pas agir avec le chien comme tu dois agir avec l'homme. Il faut séduire le chien par l'appât du gain. Desserre les cordons de ta bourse, graisse-lui la patte et tu obtiendras de sa bonne volonté le libre exercice de tes fantaisies.

Ton grand-père méconnut ce principe. Il expia chèrement son ignorance du ratier. Pour moi, je connais tous les chiens du voisinage ; j'ai toujours un mot aimable à leur adresser. Ils sont très sensibles à la flatterie et plus ils sont bas sur pattes, plus ils sont vaniteux. J'ai toujours soin de voler quelque bon morceau que j'ajoute discrètement à leur pâté. J'ai pour les chiots des attentions de vieil oncle et pour les lices les galanteries cérémonieuses du plus délicat de tous les roués. Je ne crains rien dans leur voisinage et même je ne rougis pas d'avouer que j'ai de charmants amis parmi ceux de leur race.

Il arrive, quelquefois, tant il est bon de donner le change à l'homme et de le bercer dans ses idées fixes, il arrive parfois que je

demande aux chiens de me donner la chasse, histoire de dégourdir mes pattes, et de prolonger cette bonne blague protectrice de ma liberté.

Les chiens me poursuivent, donnent de la voix, excités par les cris des hommes, les



« au rat ! au rat ! » Ça dure une demi-heure au plus. C'est un exercice sain qui élimine chez moi des toxines et me permet de rester svelte et de long souffle.

Si tu veux être sérieux, mon fils, et bien te pénétrer de ces conseils, tu pourras devenir un grand rat et acquérir de la gloire. Pour l'instant va jouer dans la cave avec tes jeunes frères et tes sœurs. Dans quelques jours ton frère aîné t'emmènera aux tranchées.

Ici, la vie est chiche et presque misérable.

La guerre des hommes, en détruisant nos greniers, nous oblige à vivre dans les champs, avec les mulots nos cousins. Il faut accepter la volonté du Tout-Puissant. Ne te désole pas. Sous la clarté d'argent de la lune, je vois luire, derrière les fils de fer que les hommes ont tendus, les formes gonflées d'une corne d'abondance d'où s'échappe jusqu'à l'infini une provende intarissable.



CEUX DES TRANCHÉES

A Jacques de Brunhoff.

C'est en allant communiquer dans le secteur qu'on les rencontre. Ils vaquent paisiblement à leurs occupations et creusent dans la terre des galeries multiples qui les dérobent à l'indiscrétion de l'observateur musardant.

Ceux-là sont parfaitement ignobles. Ils semblent vêtus d'une petite peau de bique, et leur pelage raide et trop long leur donne l'aspect de chauffeurs d'automobiles, réparant à quatre pattes une panne de moteur, naturellement vus de très haut, d'un aéroplane par exemple.

La vie de ces coureurs de plaine n'est pas à beaucoup près aussi paisible que celle des possesseurs de Villers. Non. Ici, la boue qui

envahit les boyaux de communication et les trous d'obus, multiplie par quatre l'effort le plus simple, le geste le plus naturel qui tend à changer de place l'individu. Elle hait le mouvement qui déplace les lignes et lutte pour la beauté en vous immobilisant dans la puanteur nauséabonde de ses nappes profondes.

Les rats comme les hommes y trouvent la mort, et c'est dans les puisards gorgés d'urine, qu'on les contemple raidis et diminués.

La boue qui, aux catastrophes créées par l'artillerie, joint la muette horreur de la sienne nous venge et sème la déroute chez le petit peuple conquérant.

Dans le paysage primaire, les rats accomplissent d'horribles besognes. Sous la clarté électrique des fusées éclairantes, dans l'air saturé de cette lumière malsaine qui précéda la chute de la maison Usher ; parmi la morte vallée où les fils de fer barbelés dessinent des couronnes d'épines, leurs ombres gigantesques rodent sur le sol vers les coins

d'ombre qu'il vaut mieux ne point deviner.

Soleil des loups et des rats, la lune glisse entre les nuages gonflés d'eau préparant leur quotidienne offensive.

Au-dessus des parapets, s'étend la plaine hallucinée, mouchetée de détails infâmes, la plaine de l'éternel cauchemar.

Une fusée monte en un sillage d'or et sa parabole se termine dans l'épanouissement d'une fleur bleue dont les tendres pétales révèlent aux yeux des guetteurs la sarabande des rongeurs ravageant le champ des damnés.

Au delà des fils de fer barbelés, c'est l'Inconnu, domaine des rats et des patrouilles.

*
* *

En descendant des tranchées, j'aimais à m'arrêter à la popote des dragons. J'y trouvais des amis charmants, des boissons chaudes et parfois du feu.

Nous discutions le communiqué. Les dernières nouvelles de Paris se centralisaient autour de la grande table ovale, et c'était

terriblement curieux de nous voir, vivants vernis de boue argileuse, pénétrer avec fièvre dans un passé encore plus définitif, encore plus mort que tous les passés.



Nous parlions d'art et de littérature. Ce cercle me semblait parfois comme une assemblée d'hommes délicats décapités et conversant avec grâce dans ce remugle des choses disparues, émiettées. Il fallait se frapper le front pour faire jaillir des souvenirs qui

n'étaient plus cependant des souvenirs d'enfance.

Ainsi Marie-Antoinette dans le poème de Henri Heine revient au milieu de sa cour : « La grande maîtresse se tient là, rafraîchissant avec un éventail sa gorge blanche, et, la tête lui faisant défaut, elle sourit avec le derrière. »

La littérature ! Dans ce décor, les livres perdent leur prestige et c'est très risible de se préoccuper d'idées générales un peu rares, incontestablement remplies d'élégance, mais si peu applicables à cette espèce d'hommes que nous formons parmi les hommes.

La chaleur excessive d'un petit poêle trépidant nous fond dans un tel bien-être que les mots ne viennent plus aux lèvres et que nous bégayons des phrases malhabiles.

Un rat, méthodique comme une horloge, indique le temps présent. On l'imagine sortant d'un vieux bois symboliste et toute conversation tombe devant la révélation de sa présence.

— Nous demanderons aux types du canon de 37 de nous prêter leur petit fox, suggère un dragon.

— Il vaut mieux l'apprivoiser et l'amadouer avec des gâteaux secs.

— Il n'y a rien à faire, concluent plusieurs voix, il n'y a rien à faire. Faut pas s'en faire.

Un autre fantassin comme moi étale devant le feu ses jambes où la boue cuit ainsi que de la terre à pipe. Il prend la parole d'une voix lointaine qui s'harmonise à merveille avec la fumée des pipes de « navy cut » dessinant autour de la suspension les anneaux transparents de Saturne.

— Il n'y a pas besoin, dit-il, d'être alcoolique pour voir des rats dans notre empire. Ces rongeurs font partie de notre ombre. Un jour ils la grignoteront et nous serons des soldats sans ombre, c'est-à-dire encore plus modestes que la bienséance ne l'exige. L'intelligence de ces bêtes est vraiment honorable et, pour ma part, c'est peut-être ce qui m'a le plus frappé, depuis que je ne suis plus ce que

j'étais. Je vais vous conter une histoire, vous en ferez ce que vous voudrez, elle ne dépassera pas les limites de votre patience.

« Vous connaissez le poste 3. Bon. Et bien nous étions donc au poste 3, il y a sept ou huit jours, dans la cagna servant d'abri à la liaison du commandant. J'avais devant moi une ample provision de journaux illustrés et pas grand chose à faire en attendant l'heure de conduire les corvées dans les premières maisons de Carency.

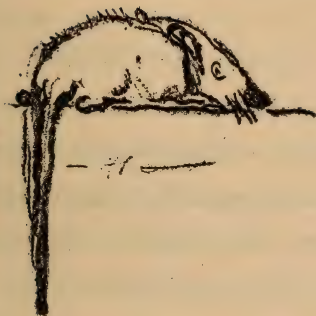
« Machinalement, j'élevais mes yeux vers les planches mal jointes retenant les sacs à terre du plafond, quand j'aperçus dans l'interstice de deux de ces planches, la queue, grise, annelée, squameuse, d'un rat qui, à en juger par la conformation de son appendice caudal, devait appartenir aux plus beaux échantillons de sa race. Cette queue pendait perpendiculairement au sol ; le rat, à mon avis, devait être absorbé par des préoccupations sérieuses pour s'exposer ainsi dans une posture aussi désavantageuse.

« Glabajonor, de la liaison du 5e bataillon l'aperçut, en même temps que moi. Il saisit un bâton, visa la queue et lui asséna un formidable coup de pointe. Le rat ne dut faire qu'un bond. Nous ne vîmes aucune trace de l'agression, mais quelques secondes plus tard, nous entendîmes la victime pousser sept ou huit cris plaintifs.

« Le lendemain, étendu sur la paille, je regardais les planches du plafond quand je vis apparaître, derrière une des chandelles qui soutenaient la guitoune, le rat de la veille, à peu près aussi gros que je me l'étais figuré, mais avec un détail qui, malgré tout, ne me parut pas invraisemblable. Sa queue, diminuée de deux tiers par je ne sais quelle intervention chirurgicale, se terminait par un petit pansement de toile blanche, comme ces poupées que l'on met aux doigts pour habiller un panaris.

« Je vous ai dit que là-bas, dans les deuxièmes lignes, l'apparition de cette queue emmaillotée me sembla rigoureusement logi-

que, eh bien je dois vous avouer que depuis mon retour ici, dans cette aimable popote, mon histoire me paraît comporter une part de merveilleux et d'invraisemblance, qui la rend plus que douteuse pour mon propre entendement.





DANS LES GUITOUNES DE CARENCY

Au capitaine H. Avril.

Comment les chasseurs prirent le village par la droite, comment trois compagnies de la réserve d'un régiment populaire dans l'Est enlevèrent à la baïonnette les tranchées du bois 125, c'est ce qu'il faudra dire plus tard en citant des noms, déjà célébrés dans les premières lignes de Carency.

Quand les trois vagues d'infanterie eurent disparu derrière les fils de fer barbelés des ouvrages boches, il se fit un grand silence : le canon s'était tu ; une mitrailleuse à cadence

lente troubla pendant quelques secondes la tranquillité *spécieuse* de ce soir de bataille et, tout à coup, le bruit courut dans les réserves attentives près des banquettes d'accès : « Le 125 est pris ! On a le 125 ! »

C'est ainsi qu'avec la chute d'un beau jour la chute du bois 125 devint, par l'effet de sept cents vrais soldats, d'un colonel solide et d'un jeune commandant aimé de ses hommes, un événement historique. Plus tard il sera justement honorable pour ceux dont la destinée sera clémente de dire : « J'étais là quand le lieutenant X..., entraînant sa compagnie à l'assaut et la nuque traversée par une balle, organisait son secteur, sagement, patiemment, avant de se remettre aux mains des majors. »



Quand nous fûmes dans les tranchées allemandes, un étrange malaise nous étreignit. La pluie commençait à tomber. La curieuse sensation de n'être pas « chez nous », dans

ces boyaux étroits, nous faisait hésiter au seuil des guitounes où nous devions passer la nuit.

L'ouvrage ennemi, construit en sacs de terre, avec ses ruelles tortueuses, s'élevait comme une ville de cauchemar. Une impression puissante d'exotisme malsain nous prenait à la mémoire et ceux qui, comme beaucoup d'entre nous, avaient porté au képi l'ancre de la coloniale ou la grenade de la légion, se rappelaient les vicoles sordides du quartier nègre de Bel-Abbès ou les cagna s de Tuyen-Quang, la demeure de l'épicier chinois et sa fumerie....

Ils étaient trois morts, trois grenadiers badois, couchés côte à côte sur le bat-flanc d'une de ces cellules en planches diversement peintes, comme des fumeurs d'opium allongés sur leurs nattes.

Leurs yeux dilatés et leurs bouches affreusement ouvertes indiquaient la suffocation, la rapide horreur d'un éclatement de 75. La lueur rose du crépuscule éclairait encore sur

les murs du taudis des pages découpées dans des journaux de mode représentant des photographies de filles élégantes. Et par terre, sur la paille nauséabonde, c'était l'éternel fouillis des sacs en peau de vache éventrés, des trousses de chargeurs, des boîtes de conserves vides, des toiles de tente tachées de sang épais....

Mais déjà, dans le boyau conquis, les « cuistos » s'inquiétaient de la route à suivre pour porter la soupe aux premières lignes et les agents de liaison s'effaraient....



Quand nous eûmes occupé le 125, les Boches hissèrent le drapeau blanc sur une maison de Carency, qui restera toujours dans notre mémoire. Nous étions tous debout sur les tranchées et une clameur formidable monta vers le ciel, quand les prisonniers, les mains en l'air, arrivèrent par groupes, remontant dans la direction des tranchées de la Meule-Noire.

Carency, que nous « tenions » depuis de longs mois, s'ouvrait à notre curiosité avide.

On a tout écrit sur les ruines de ce village, qui ne diffèrent guère des ruines d'Ablain-Saint-Nazaire. C'est la même maison éventrée, la dentelle délicate des toits sans tuiles, l'amoncellement des poutres, des moellons, des briques et des arbres déchiquetés.

Cependant, avec ses vergers fleuris et ravagés, Carency, malgré son martyre, éveille encore, dans une imagination éprise de bucoliques, le souvenir de son ancienne grâce. Charmant village d'Artois, sa rivière, ses saulaies, ses prés délicatement semés d'ombelles de ciguës et de coquelicots écarlates, témoignent de la réelle splendeur de cette terre opulente.

Près du Château-Rouge, dont la silhouette offre encore quelque rapport avec ce qu'il était convenu d'appeler autrefois une jolie maison, un bosquet de roses dédie ses parfums précieux aux soldats vainqueurs. L'odeur des roses de Carency persiste, flotte dans l'air

en guirlande aimable et lutte de toute la force de sa grâce féminine contre l'abominable odeur sucrée qui vient de là-bas, du Moulin-Malon, et que nous connaissons tous pour avoir bivouaqué sur les charniers récents.



En habitant les guitounes de Carency on surprend l'existence des ennemis pendant les longs mois d'hiver. Elle n'a rien de colossale. Leur sens du confortable est égal à la pleutrerie d'un occupant sans scrupules. Ils ont trouvé chez nous ce qu'ils désiraient pour se protéger contre la saison et le tir des batteries lourdes ; leur patrie n'a su leur fournir qu'un mauvais chromo représentant Hindenburg en uniforme de gala. Ce guerrier occupe la place d'honneur dans la plus belle pièce de la Kommandantur.

La Kommandantur est établie à l'entrée d'un souterrain qui mène à l'église. Des contreforts en pierre de taille protègent encore les ouvertures de cette tanière contre l'in-

discrétion des 105 et des 210. Sur le sol, là comme partout ailleurs, traînent des lettres,



des cartes postales religieuses, des photographies....

Maintenant la Kommandantur est redevenue française, la trompe lugubre du téléphone boche n'y résonne plus et la tête de femme, casquée d'un casque badois, cette tête de femme jeune, joufflue, si exactement allemande placée comme une divinité protectrice au-dessus de la porte d'entrée, n'est

plus là pour veiller sur les destinées des hommes dont les inscriptions tracées sur place disent qu'ils se faisaient honneur d'appartenir au « rude régiment ».

Ceux qui ont traversé Carency le soir de la bataille, chasseurs et fantassins, connaissent bien cette énigmatique Dora Zweifel, image guerrière d'une Gretchen mélancolique, ou peut-être plus simplement d'une quelconque fille de joie à la suite des armées.



PERMISSIONNAIRES

A André Warnod.

C'est un joli village d'Artois, tout ce qu'il y a de plus gracieux pour « keepsake ». Il n'y manque rien : la rivière, les saules, le petit pont, le moulin. L'église est minuscule à souhait, cependant les maisons s'abritent le long d'elle comme des poussins autour d'une mère poule. Ce cadre puéril et classique doit mettre en valeur le troupeau rentrant à l'étable, sous le regard candide d'une bergère ingénue et mal lavée.

Aujourd'hui un régiment d'infanterie sème dans les rues, les clos, les maisons à tuiles rouges, la note claire de ses capotes bleu-horizon. Au loin une « clique » répète à l'ombre d'un boqueteau et le chant des oiseaux couvre à lui seul le bruit du canon lointain.

C'est le cantonnement de repos. Le régiment revient des tranchées, s'étire au soleil et fait toilette.

Quelque chose d'anormal flotte toutefois dans l'air paisible ; des groupes discutent avec animation ; on aborde les capitaines ; chacun fait valoir son ancienneté au front. En effet les permissionnaires vont partir, sont déjà partis. Certains même reviendront tout à l'heure et c'est ceux-là qu'on attend, ceux-là qui apporteront des nouvelles du pays et diront ce qu'ils ont vu, mais vu en soldats, c'est-à-dire avec ce fatalisme que douze mois de guerre donnent aux caractères les moins insouciants.

Sur la route qui mène à la gare de débarquement, la colonne des permissionnaires

s'égrène. « Bonjour les copains ! » Les mains se tendent. Les « rentrants » arrivent tous de Paris, de Panam plus exactement, car le soldat préfère habiller les mots à sa manière. Il y apporte une aimable fantaisie mais un souci phonétique absolu. On entoure l'un et l'autre. « Alors, mon vieux, qu'est-ce qu'on dit là-bas? »

L'homme qui a revu Paris donne ses impressions : Paris est morne ; c'est comme un dimanche d'août en temps normal et que tout le monde est à la campagne ; moins d'embusqués qu'on ne le pense sur la ligne de feu.... « Puis, mon vieux, on voit tout comme au cinéma, tellement ça va vite. » Le soldat passant brusquement de sa vie présente à ce qui reste de sa vie passée croit avoir fait un beau rêve. Pour cette raison le cafard ne le ravage pas trop.

Et pourtant avant de partir pour cette terre promise, ce même cafard le travaillait, quand, le soir, allongé dans sa guitoune, les mains sous la nuque et la cigarette éteinte

aux lèvres, il laissait errer sa pensée vers ce qu'il avait été autrefois.

*
* *

Nous étions sept à huit cents permissionnaires dans le train qui devait nous conduire à Paris.

La permission signée dans notre poche, nous n'osions croire encore à tant de félicité. Mais la joie de tous était grave. On ne chantait pas, on ne buvait pas. Chacun fumait et pensait avec intensité, pour vivre ses huit jours, avec le plus d'intensité possible comme le soldat de la *Ballade de la geôle de Reading* qui regardait, lui aussi, le ciel si intensément.

A la gare du Nord, des parents, des amis inconnus nous attendaient.

— D'où venez-vous?

— Nous venons de Carency, de Neuville-Saint-Vaast, de Notre-Dame de Lorette, d'Ablain-Saint-Nazaire !

Dans la brève réponse des hommes, la fierté d'avoir été là se révélait par sa brusquerie

même. Les soldats combattants ne tiennent pas à raconter des histoires. Ils savent si bien que ceux qui n'ont pas vu ne peuvent pas toujours les comprendre. Alors dans ces cas-là, les mots ne servent plus de truchement ; il vaut mieux tirer sur sa pipe, les yeux fixés n'importe où.



Donc, pendant ces huit jours, notre cœur connut des joies indescriptibles. La famille fut magnifiée par la présence du père revenu du front ; les enfants purent toucher du doigt l'exemple vivant d'une France héroïque, d'un héroïsme sans réclame qui tout au plus se permet d'employer le *si* conditionnel devant le moindre projet d'avenir.

Comme ils sont partis dignement du front,

les soldats y sont revenus avec la plus grande dignité. Pas de femmes à la gare. Les adieux furent brefs, ce qu'ils doivent être en pareille circonstance. Mais dès la solitude, la solitude dans la rue, une douleur profonde et noblement humaine étreignit bien des gorges... Plus tard on rencontra des camarades et alors le régiment reprit ses hommes.

*
* *

J'ai revu au cantonnement mes camarades, ceux qui partirent avec moi et ceux qui sont revenus depuis. Si le souvenir d'un bonheur qui leur parut parfait leur laissa durant un jour quelque amertume, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont revenus au feu plus forts, plus « vivants », moins écrasés par cette vie terriblement quotidienne pleine de dangers sans aventures qu'est la guerre de tranchées.

Ce fut pour eux comme pour moi une goutte d'un cordial puissant qui, pour nous avoir fait entrevoir une des plus belles images des *Mille et une Nuits*, nous permit de l'ou-

blier par la suite. Suprême félicité dans cette vie de tranchées où l'homme doit savoir équilibrer ses plaisirs et ses peines pour ne pas souffrir plus qu'il n'est prévu par les besoins du service.



SOUCHEZ

A mon frère.

— T'as des tuyaux?

De tous côtés dans les parallèles de départ, devant les gradins de franchissement terminés la veille, chacun s'inquiète auprès des hommes de liaison.

On ne sait rien; mais depuis quelques jours, l'attaque est évidente : les batteries hurlent sans discontinuer ; on n'entend ni le départ, ni l'arrivée des projectiles ; l'air tremble dans un aboiement énorme, continu....

Le dernier séjour au cantonnement avait été bruyant, les hommes pris de cette gaîté

nerveuse qui précède les attaques, gaîté effroyablement tragique qu'il ne faut pas confondre avec l'expression d'une satisfaction sans bornes. On n'entendait, d'un bout à l'autre du village, que ces phrases typiques : « Un tel est noir comme un rat, la division marocaine a fait le plein ; Chose est occis. Machin est complètement gelé. » Que ceux qui n'ont jamais été aux tranchées leur jettent la première pierre.

Maintenant les compagnies ont pris leurs emplacements de départ. Baïonnette au canon, chacun attend l'heure mystérieuse et guette les mouvements du capitaine, avec on ne sait quel espoir.

— C'est la liaison !

Un signe de tête complice entre la « liaison » et quelques camarades et personne ne doute plus de l'imminence de l'aventure. Les visages s'uniformisent subitement.

Devant nous, l'artillerie fait littéralement pleuvoir ses projectiles qui tombent en grosses gouttes de feu. La terre à cent mètres de nos

fils de fer barbelés, fume comme un cratère.

Tiout ! Rrran !

Le barrage commence. « En avant ! » Les banquettes sont franchies ; la première vague, grenadiers en tête, aborde l'inconnu. Une section de mitrailleuses s'apprête à suivre la première vague.

Les obus allemands dans un tir bien réglé, martèlent les boyaux de communication, à tous les carrefours.

Dans le poste du commandant, où nous attendons les ordres, la terre tremble à chaque détonation et la camoufle s'éteint à chaque coup.

On étouffe, l'escalier est encombré : téléphonistes, agents de liaison, coureurs. Le téléphone marche : « Allo, allo c'est la brigade? La brigade? Bien... les compagnies sont sorties... elles doivent être à X..., je vais rejoindre mon nouveau poste. »

*
* *

Sur la voie ferrée qui mène à Souchez, laissant le Moulin-Malon derrière nous et le

château de Carleul à notre droite, Louis, mon camarade de liaison, et moi, courbés en deux, filons vers le « boyau de l'hôpital » où doit se trouver la 17e.

Les boyaux qui longent cette voie ferrée et que des fragments de rails tordus indiquent seuls comme point de repère, n'offrent plus qu'un chaos monotone, semé des mêmes objets incolores que l'on retrouve à chaque attaque.

— Le boyau de l'hôpital? demandons-nous à des sapeurs du génie qui, de trous d'obus en trous d'obus, amorcent une tranchée.

— Ah mon vieux ! Ils font un geste évasif.

Devant nous, pas un homme vivant ne montre la tête. Nous saluons quelques balles qui passent en chantonnant. Voici un premier boyau qui descend vers Souchez. Il est encombré de cadavres allemands, décolorés, en harmonie avec le reste. Comme tous les morts, ces soldats tués semblent en cire creuse. Ils donnent l'impression d'être excessivement légers, vides, et qu'on va les sou-

lever sans le moindre effort. Voici maintenant des hommes de chez nous, allongés dans les herbes rares. La couleur bleu horizon de leur capote semble morte, elle aussi; elle



tache le sol de loques d'un bleu verdâtre bizarre et agressif.

Des casques bleus, que nous venons de coiffer pour la première fois, sertis de rouille et déchirés comme du carton, voisinent avec des fusils, des bidons, des musettes éventrées et les étoffes à ramages des sacs à terre allemands.

Enfin nous tombons à plat ventre dans la tranchée? de l'hôpital. Nous remettons le pli au capitaine.

— Dites donc, puisque vous allez au commandant, vous devriez bien ramener ce boche qui a la figure enlevée par un pétard. Il est aveugle. »

Un sergent fait sortir le prisonnier d'une guitoune dont les montants de la porte penchent effroyablement.

Le misérable hésite à l'air pur; puis il prend son bidon et boit avidement, ou plutôt verse du café dans le trou rouge de sa bouche fracassée. Un vernis sanglant sèche et se fendille déjà sur son visage sans yeux. Derrière sa tête, sous son calot, à passepoil rouge, une blessure hideuse laisse voir un morceau blanc d'os gratté.

L'homme me prend la main. Au contact de cette main sur la mienne, je ne peux surmonter un geste de recul. L'aveugle me serre le bras un peu plus fort.

— Par là. Par là.

C'est tout ce qu'il sait de français. Louis le prend par les épaules, le pousse devant lui. Ni l'un ni l'autre ne parlons l'allemand et nous suons à grosses gouttes avec l'aveugle entre nous deux, qu'il faut conduire et presque porter dans un terrain abominablement accidenté. Le blessé gémit et laisse pendre ses mains inertes que nous serrons au poignet.

La tranquillité anormale du champ de bataille m'inquiète.

— Tout à l'heure, dis-je à Louis, nous allons prendre quelque chose qui sera bien pour nous. Je vois des types là-bas le long de la voie, on va leur remettre l'Allemand, et les brancardiers le prendront... il me semble que....

Je n'ai rien entendu venir ! Une vague chaude me souffle. J'entends derrière moi un « han ! » terrible ; j'ai la sensation d'être coupé en deux, et tout de suite je pense : « J'en étais sûr ! » Deux secondes de réflexion me permettent de constater que je n'ai rien qu'un petit éclat à la main et un engourdisse-

ment du bras. Je file comme le soldat de Marathon, avec Louis, qui la figure brûlée par l'explosion se redresse cependant sain et sauf....

Ceci se passa devant une partie de la 18e compagnie qui travaillait le long de la voie ferrée.

Plus tard, les hommes de cette compagnie



nous ont dit que l'obus avait percuté derrière nous sur un soldat qui avait été mis en morceaux.

L Allemand n'avait pas été touché. Resté seul, au milieu de la plaine, il rampait dans le sang. « Par là. Par là » criait-il. Et il tendait vers les quatre points de l'horizon sa

face inexprimable, et ses mains, ses mains blêmes tremblaient dans l'air et cherchaient à tâtons les limites de l'éternelle nuit.



Le poste de secours est installé dans Ablain-Saint-Nazaire, au casino. Louis et moi traînant la jambe, éreintés par deux heures de marche dans les boyaux gluants, nous sommes évacués sur le train de combat, où l'infirmier de la C. H. R. nous fera les pansements que nécessitent nos blessures légères.

Nous savons vaguement que le train de combat du régiment doit se trouver avec les cuisines dans le bois de B....

Traînant la jambe, pataugeant dans la boue fétide de la route, nous marchons, tâchant de toutes nos forces à atteindre les tonneaux d'eau potable pour étancher la soif qui nous abrutit.

Des caissons d'artillerie, revenant du ravitaillement, nous rejettent sur le bas-côté de

la route et nous aspergent de longues gerbes de gadoue fluide.

La nuit est venue. Dans le bois que nous connaissons mal, des lumières brillent entre



les branches. Ce sont les guitounes d'une batterie d'artillerie. Les canonniers ne connaissent pas, naturellement, l'emplacement du train de combat de notre régiment.

Lamentables, errants sous le ciel sans lune, comme deux goliards pourchassés, nous nous acheminons vers le village de G....

Nous longeons maintenant la lisière du bois. Je bute contre une racine d'arbre et je reste étendu par terre dans une ineffable

torpeur, en dehors de tout. Louis se couche à côté de moi, la tête sur son sac. La pluie tombe.

A cent mètres cependant, se découpant en ombres chinoises sur une côte, des silhouettes se profilent, portant des bouteillons et des bidons d'essence désinfectés. — Oui, dit un des porteurs de bidons, une autre fois tu prendras le pain, tu « voiras » si c'est la pause. J'aime mieux rentrer à la compagnie que de....



Je reconnais la voix d'un cuistot du bataillon. Rassemblant nos forces, et nous vautrant commes des bêtes, nous arrivons à nous mettre sur pied. Nous sommes sauvés, les cuisines du régiment sont à deux pas. L'espoir d'un jus brûlant

fouette notre énergie. L'Eden des cuisines roulantes nous ouvre ses portes, avec toutes ses douceurs inappréciables.

Cyp, le cycliste, qui revient des tranchées avec la corvée de soupe, se lève et nous cède sa guitoune. Alors nous déroulons nos bandes spongieuses, nous retirons nos souliers saturés d'eau et blottis l'un contre l'autre, nous nous endormons.



La guitoune de Cyp est creusée dans le flanc d'une cavée qui longe le bois où sont installés les spécialistes de la C. H. R.

Il pleut lamentablement et la boue, en nappes de plus en plus agressives, entoure l'ouverture de cette caverne de blaireau, où j'ai pu m'allonger et ranger mon équipement, mon sac et mon fusil. Une petite niche creusée dans la terre, me permet de poser la bougie. Le trou est protégé contre le vent et la pluie par ma toile de tente tendue.

Quand je veux me glisser dehors, l'étoffe visqueuse me claque la figure ; mes mains

plongent dans un cloaque. Pas le moindre espoir d'un fugitif rayon de soleil en perspective.

Je préfère dans ces conditions ne pas sortir, et pour la millième fois, je déchiffre la carte d'état-major où j'ai souligné, au crayon bleu, des villages et des accidents de terrain qui ornent ma mémoire de noms évocateurs.

Ma main me fait souffrir. C'est cependant peu de chose. Mais cette douleur indiscrète force ma solitude et me tient compagnie. Pendant trois jours je ne sortirai pas de mon abri. Louis qui occupe une guitoune voisine m'apporte ma gamelle.

Je ne pense à rien. Ni à ceux qui sont aux tranchées, ni à ceux qui sont en arrière, ni à moi-même. Mon cerveau se liquéfie avec l'eau qui tombe à travers les arbres. Je n'entends plus la canonnade. Recroquevillé au fond du trou dont j'ai relevé la toile de tente qui sert de portière, je regarde devant moi la plaine de Gohelle et le village de G... dont

les maisons intactes me font l'effet d'un miracle.

Devant moi, sur le sol détrempé de la cavée, une clique défile, puis un commandant à cheval, et des compagnies... des compagnies.... Une clique sans tambours doit appartenir à un bataillon de chasseurs. Je regarde passer les soldats qui montent probablement vers Souchez. L'un d'eux tourne la tête de mon côté, j'aperçois à son képi une ancre de marine en laine rouge.

— Quel régiment?

Deux ou trois voix me répondent : c'est le régiment de mon frère, que je n'ai pas revu depuis le commencement de la guerre et que le hasard des grandes opérations conduit sous mes yeux.

Je me suis levé, debout au bord du chemin, mais, comme je ne peux marcher, je prie un camarade de vouloir bien s'informer si mon frère se trouve dans ce bataillon.

J'attends. Un marsouin se dirige vers moi et m'embrasse. C'est Jean.

— Ah, mon vieux, qu'est-ce que tu as.

— Pas grand chose.

— Quel sale temps, ça fait deux jours que nous bagottons. Nous sommes venus à pied par Arras ; on va prendre position cette nuit. Nous serons engagés demain matin. Alors... adieu, Pierre.

— Adieu, Jean. »

Nous nous embrassons. Il court pour rejoindre sa compagnie en maintenant d'une main sa musette pleine de grenades.

Le plus longtemps que je le peux, je suis des yeux la marche des coloniaux dans la plaine, puis je rentre dans ma guitoune dont je baisse la toile de tente, dans un impérieux besoin d'obscurité.

Le lendemain soir, des cuistots de chez nous, revenant de la ligne, affirmèrent que notre régiment serait relevé : « les coloniaux sont entrés dans Givenchy, disaient-ils — ce qui n'était pas exact — ah ! mon vieux, qu'est-ce qu'ils ont pris, tu parles d'une piquette ! Hé Mac? Ça va la santé?

— Oui, pas mal; dis donc, tu retournes demain à la soupe? alors, tu me rendrais service... fais ton possible pour avoir des nouvelles de mon frère, tu sais, celui qui est venu ici, hier.... »

C'est ainsi que pendant quatre ou cinq jours chacun me donna les renseignements les plus contradictoires. Les pires hypothèses furent envisagées. Ce n'est qu'une semaine plus tard que j'eus enfin la certitude, que mon frère n'était que blessé, blessé à la tête, d'un éclat de shrapnell.



LE SECTEUR

Au lieutenant François Piétri.

Si l'on apprend à un régiment quelconque qui, depuis dix mois, se dédie tout entier au service des rondins, sacs à terre, claies, caillebotis, hérissons, fils de fer barbelés, réseaux Brun et chevaux de frise, qu'il doit changer de secteur, on peut tenir pour certain que ce régiment tout entier, en employant une expression militaire, « fera la gueule ». On ne parachève pas avec un amour, que l'indis-

crétion du marmitage ennemi conduit à l'exaltation, des guitounes, des cagnas boisées avec un art d'autant plus respectable que la matière première se distribue avec assez de parcimonie. Une guitoune ennemie réparée ne vaudra jamais une guitoune neuve, parce que la guitoune est au soldat ce que la coquille est à l'escargot : une maison qui s'adapte à son corps, tel un casque coiffe une tête. Il faut savoir arrondir des angles pour y loger ses coudes, aplanir des parois pour appuyer son dos, creuser des galeries encore plus insinuantes pour y glisser ses pieds.

Ce travail ne s'achève pas dans une seule relève. Il peut, à la longue, atteindre à la perfection absolue. Il ne reste alors qu'à baptiser en fantaisie cette villa de tranchées, ce cottage de boyaux. Le luxe s'arrête à cette seule dénomination ; car dans le secteur le plus favorisé de la ligne de feu, une guitoune de première ligne n'est jamais confortable. Elle s'écroule souvent à la saison des pluies. A ce moment, il vaut mieux, pour le proprié-

taire de cette habitation, qu'un capitaine ait pensé à lui en l'envoyant chercher des pétards et des fusées au poste d'outils qui, chacun le sait, se trouve toujours au bord d'un chemin creux, à deux doigts du diable Vauvert.

Donc, la nouvelle d'un changement possible de secteur circule, grâce à la rapidité des cuisines roulantes. Ça vient du régiment qui « fait brigade » : — Il paraît qu'on change de secteur? » Le type qui annonce la chose, et que maintes déceptions ont rendu prudent, conclut : — Je te donne la nouvelle comme on me l'a donnée.

Le rapport des cuistances est exact. Compagnie par compagnie, les fanions roulés dans leur étui de toile cirée, le régiment se dirige vers son nouveau destin. A ce moment, nous savons déjà que nous mangerons la soupe à X..., que la tranchée de deuxième ligne est moche et que les saucisses repèrent exactement le boyau qui accède à la première ligne de tranchées. L'attrait d'un inconnu quelcon-

que n'est pas pour exciter notre imagination. Nous savons qu'il est dans la tradition de changer son cheval borgne pour un aveugle. Des petites habitudes, que le dernier avatar rendra charmantes, deviennent, en disparaissant, comme les plus beaux souvenirs de jours délicieusement vécus....

Mais voici les boyaux, tranchées, etc., du nouveau secteur. Sûrement, la division qui l'occupait avant nous a dû roupiller jour et nuit. Toutes les divisions d'infanterie s'expriment ainsi en parlant des autres fantassins, et les chasseurs à pied sont au-dessus de tout cela, et les zouaves sont encore au-dessus des chasseurs. Les coloniaux, légionnaires, tirailleurs sont inaccessibles, froids et distants. Ce sont des soldats élus par le Prophète, qui ne relèvent que du Prophète et qui ne donneraient pas l'insigne de leur arme pour l'entrée gratuite d'un paradis peuplé d'une foule de jeunes demoiselles plus portées sur les délicatesses de l'amour qu'un Badois ne l'est encore sur sa g.... C'est l'esprit de

corps et c'est très bien. Cet esprit permet aux uns de passer où d'autres ne passeraient pas et à d'autres de passer où les premiers disaient : « Qu'est-ce qu'on déguste ! » Cependant, nous sommes dans le nouveau secteur, avec des noms de boyaux parfois difficiles à prononcer, avec des tas de petits coins pris en enfilade, qu'on ne connaît pas encore et qu'il faut éviter d'apprécier à ses dépens.

La relève se termine. On se renseigne auprès des premiers occupants : « Hé ! les gars? Quelle compagnie? Ça marmite ici?... Des gros?... le matin... le soir? » Le régiment prend possession de son nouveau domaine, coin par coin, pas à pas. Les anciens, ceux qui sont partis au début et qui commencent à s'y connaître en secteurs, déclarent : « C'est tocard, évidemment tocard. Ah ! mon vieux, ça ne vaut pas le poste 3. » Le poste 3 est un ancien poste de commandement, et vraiment ce petit poste, que nous n'avions jamais su apprécier à sa valeur, devenait, à

cette heure, la plus agréable de toutes les guitounes du ciel et de l'enfer.

Nous avons tous connu un amour de secteur,



le plus idyllique de tous, devant Carency.... C'était... c'est déjà très loin. Nous tenions certain chemin creux de deuxième ligne ; la 20e compagnie l'occupait, et comme Glabajenor, l'agent de liaison de cette compagnie, était de mes amis, je l'accompagnais parfois

quand il allait communiquer. Ce chemin creux, bordé de petites cagnas, m'apparaît maintenant comme le plus reposant de tous les havres. On trouvait dans cet éden une maison de thé, garnie de lattes entre-croisées en losanges, revêtue de branches encore feuillues. Il n'y avait point de tourterelles, mais l'ensemble en était galant et fort XVIIIe siècle. Cette tonnelle paraissait faite pour des gardes-françaises. Les cabarets de la Courtille n'offraient pas plus de fraîcheur que cette tonnelle. Il y manquait Margot la ravaudeuse et quelques chansons de Vadé. Voisine de ce bouchon champêtre, s'élevait une autre guitoune, possédant une vraie fenêtre avec des vitres. Un souci jaune fleurissait, quelques menues fleurs sans prétention entouraient ce souci d'or ; des rideaux blancs très propres ornaient la fenêtre.

Il était aisé d'imaginer derrière ces rideaux une petite tête coiffée à la chinoise, une petite fille de Deveria, une Jenny l'ouvrière, ou la Lisette de Béranger. Cette chaste habi-

tation donnait en plein sur le Jardin zoologique, et le Jardin zoologique était tout simplement le joyau de la 20e. On y voyait des hérissons en liberté dans un enclos, voisinant avec des chevaux de frise apprivoisés. Un merle sculpté dans un navet se balançait élégamment dans une cage, dernier vestige de la civilisation. D'autres merveilles faisaient de ce chemin creux un « bled » séduisant, et ce qu'il y avait de mille fois plus séduisant que toutes ces merveilles, c'est que les marmites n'y tombaient point....

Les secteurs se suivent, sur la ligne de feu, et ne se ressemblent pas. Le charmant bon vieux petit secteur se trouve maintenant à l'arrière... très loin... on en parle d'ailleurs quelquefois.

Dans notre nouveau domaine, les hérissons dorment en chien de garde, le navet-merle cède la place aux rats. Ici la lutte fut féroce, héroïque, implacable, en somme, inimaginable : la terre semble torturée. Curieuse association d'idées, les mots prennent dans cette

Thébaïde, une puissance d'adaptation sournoise. Le mystère commence avec la nuit, quand, pour ne pas être repérées, les corvées sortent guidées par les gars de la liaison. Il ne faut pas se perdre. Il faut bien connaître le plan des rues et des impasses de cette cité étrange. « La 19e demande 600 sacs à terre. » Le téléphone a marché ; la corvée part. La nuit, striée de fusées éclairantes, donne au paysage un aspect suffisamment boréal pour ne pas démentir le froid qui pince les oreilles. La corvée serpente dans le dédale des boyaux. Voici le boyau des Déserteurs, plus loin celui de la Légion, là-bas le boyau du Mensonge, la tranchée du Désespoir. Et alors le secteur apparaît vraiment mélancolique et surhumain, car, enfin, qu'est-ce que c'était que ce Mensonge, — nous sommes dans les tranchées allemandes, — et quand on pense aux motifs qui ont prévalu chez ceux qui l'occupèrent, pour désigner ainsi la tranchée du Désespoir, on aime mieux ne pas insister.

SON DROIT

Au capitaine Jean Monteil.

La première compagnie de mitrailleuses de brigade cantonnait à X..., petite ville d'Artois sur la Scarpe transformée en cet endroit en quelque chose comme un long boyau rempli d'ordures sans pittoresque. X..., depuis la guerre se sent vivre et les filles de ce pays ont acquis au contact des troupes cantonnées, cette élégance de langage qui ne s'embarrasse de rien.

A X... en Artois, le pinard valait vingt-quatre sous le litre, blanc ou rouge et à cette époque — il y a un an — c'était déjà appréciable. La vie ainsi présentée bien que le secteur fut moche, pouvait paraître supportable. On s'intéressait encore à quelque chose dans ce bled. Les potins étaient suffisants et

les moukères très distantes devant le simple soldat d'infanterie. Ce qui est dans l'ordre.

La première compagnie de mitrailleuses de brigade à laquelle j'appartenais était un corps d'élite composé du fin du fin des amateurs de pinard, gnaule, radis noir et crick. Le plus naïf de la bande savait gonfler son bidon jusqu'à l'extrême limite, obtenant de ce vaisseau d'apparence définitive, une contenance qui lui valait un bon quart de rab, pour le moins.

Le capitaine commandant cette compagnie



aimait ses hommes et François Villon. Il précédait sa bande de routiers, les conduisait

à l'honneur par les sentiers les plus droits et les laissait libres de s'amuser au cantonnement. Or, il y avait parmi mes camarades, un certain P... que l'on appelait le bouif, et qui lui aussi avait des idées sur la littérature sans remonter à Villon. Le jour de Noël 1915, avec la permission du capitaine, on organisa un concert dans un des baraquements. Ce fut le bouif qui se montra l'organisateur de ce spectacle. On régla les lampes à acétylène et la séance eut lieu, admirable, tonitruante et néanmoins pleine de courtoisie mutuelle. Le capitaine vint lui-même assister au concert et se heurta devant la porte du baraquement au bouif qui aussi soûl qu'il le pouvait, pissait béatement dans toutes les directions en se balançant d'une manière inquiétante.

— Tu es soûl, dit le capitaine, vas te coucher.

— Mon capitaine s'suis pas... soûl. J'vais aller chanter.

— Tu ne vas pas aller chanter dans cet état, vas te coucher. »

Le capitaine s'éloigna.

« Mon capitaine ! » Derrière lui le bouif oscillant, mais avec déférence et la main droite au béret, bégayait : « Mon capitaine,



alors, si c'est comme ça... j'aime mieux pas pisser et aller chanter. »

On ne pouvait rien répondre devant ce choix, considérant la lutte que le malheureux bouif venait de soutenir en lui-même. Pour ce soldat deux plaisirs ne pouvaient être également goûtés ensemble, il fallait adopter l'un ou l'autre. C'était conforme

à ses idées de justice. Il préféra chanter.

Ce concert mémorable s'acheva sans trop de mal et le lendemain les artistes de la veille bâtèrent les mulets et reprirent le chemin des tranchées avec des faces extraterrestres encore embellies de l'intense jubilation de la Fête. Ces deux sections relevèrent les deux autres qui descendirent au cantonnement avec des visages renfrognés et des cœurs gonflés d'amertume. Naturellement on leur avait réservé leur part du gueuleton et l'on dressa les tables, comme pour les premiers. Chacun eut son orange, son cigare, ses cigarettes, son morceau de fromage, ses noix et son quart de champagne et puis les bidons furent mobilisés et quelques chanteurs se levèrent.

Le soir de cette relève, vers onze heures, le capitaine ayant aperçu le baraquement de sa compagnie illuminé d'une façon insolite se dirigea aussitôt vers cet endroit pour faire éteindre les lumières. Il poussa la porte. Dans le fond du hall, sur une estrade abondamment

éclairée, le soldat Binius, une main sur le cœur, chantait :

Petit père est dans les nuages
Tout là-haut — là-haut — dans les cieux...

Très pris par son art, il n'aperçut pas l'offi-





cier. Mais ce qu'il y avait de plus curieux dans le cas du mitrailleur, c'est qu'il chantait devant des banquettes vides. Tous ses cama-

rades, roulés dans leur toile de tente, dormaient paisiblement, confortablement installés à leur place. Un homme s'étant soulevé et ayant reconnu le capitaine, celui-ci lui demanda : « Il y a longtemps qu'il chante comme cela? Il vous embête et vous empêche de dormir.

— Oh! non, mon capitaine, qu'est-ce que vous voulez, c'est son droit. Les autres ont fait concert jusqu'à minuit. Alors nous, n'est-ce pas, comme on était aux tranchées on s'est mis la corde pour ce qui est du concert. Alors, n'est-ce pas, mon capitaine, il a organisé un concert aussi, comme ceux des deux autres sections et nous, comme on était fatigués, alors, n'est-ce pas mon capitaine, on s'est couché tout de suite. »

VERDUN

Nous écoutâmes et regardâmes au-dessus de nous !
L'épouvante, à mon cœur comme à une coupe,
Semblait boire mon sang par petites gorgées !

S. T. Coleridge (*la Complainte du vieux marin*).



LA ROUTE DE GUERRE

A Jacques Meyer.

Dans ce moment précis où le clairon vient de sonner le réveil d'un seul coup de langue, la route nous offre sa perspective de tilleuls aimablement arrondis, son pavé, çà et là serti de mousses, et la dernière auberge où les chevaux des dragons de liaison s'ébrouent.

Les compagnies s'alignent, les fanions sortent de leurs étuis, la clique prend la tête, puis le commandant ; la liaison et le bataillon suivent. Un premier coup de sifflet, les clairons tournent au bout des bras dans un double moulinet et, d'un seul coup, la marche du régiment éclate de toute la puissance des

cuivres et des caisses. Le bataillon au pas cadencé, l'arme sur l'épaule, marche vers son nouveau destin.

La petite ville sommeille encore et les filles sont couchées. Quelques chiens s'indignent et protestent dans les rues lointaines.

Au second coup de sifflet les pipes s'allument, on marche au pas de route et le fantassin prend possession de la piste qu'il doit suivre.



Pour une belle route, c'est tout de même une sacrée belle route !... Le sol est élastique et ne chauffe pas la plante des pieds... ; les arbres criblent le soleil ; la campagne fait la roue et s'épanouit en grandes lignes brodées de détails délicats. Autrefois, quand nous étions des civils, cette route nous l'avions parcourue en auto, mais sans la connaître. Ce n'était alors qu'un truchement entre deux villes. Aujourd'hui, pour nous, soldats de la ligne, c'est un rosaire dont les arbres sont les grains que nous égrenons pas à pas.

Aux premières heures de la marche, les souvenirs accompagnent la colonne bleue et lui font cortège. La première pause est toujours très dure, et c'est ainsi qu'il faut s'insensibiliser pour ne pas sentir la lassitude des muscles qui se mettent en jeu.

On regarde devant soi. Le ruban blanc s'allonge et se rétrécit, coupé net par une crête. Au delà de cette crête, nous apercevrons le prochain village.

Cependant les tambours bandent les caisses. Nous défilons entre deux rangées de maisons désuètes. On ne distingue pas bien quand les clairons sonnent ; toutefois des voix nous interpellent.

— D'où venez-vous? Où allez-vous?

Les sections de mitrailleuses qui marchent à la gauche de la colonne répondront, en s'adressant aux filles, des boniments congrus, toujours les mêmes d'ailleurs, mais que la route rajeunira à la traversée du village suivant.

Et, tout autour de nous, c'est l'emblave

pleine de promesses. Des arbres en fleurs tendent leurs bouquets rassurants vers les capotes bleues. Nous regardons cet étalage de richesses matérielles avec les yeux de ce juif errant que les Hollandais appellent Isaac Laquedem et qui regardait tout, avidement, avec l'espérance d'étendre un jour ses membres las et surexcités, au bord d'une route quelconque.

Un touriste peut dire : « Tiens, voici un petit coin épatant. C'est tout à fait suffisant pour installer ma femme et mes enfants, ma bonne et mes malles. » Les soldats regardent sans espoir d'installer quoi que ce soit et quand, parmi ces soldats beaucoup sont appelés à mourir assez rapidement, selon la chance, leurs regards se fixent intensément sur bien des choses....

*
* *

La route que nous avions suivie, nous l'avions regardée de toutes nos forces : plaines, vallons, collines, boqueteaux, attributs géo-

graphiques, tout le symbolisme des cartes d'état-major dont les cotes d'altitude sont semblables à ces dessins variés qui ornent l'épiderme des mains, plus spécialement à l'extrémité des doigts et à la paume.

Ainsi, depuis le départ de la petite ville où nous avions cantonné une nuit, la route se déroulait avec grâce, s'offrant à nous sous tous les aspects d'une nature aimable, riche et prodigue de ses richesses. A l'horizon, la canonnade ne s'entendait pas encore. On l'entendit après la pause qui suivit la grande halte autour des cuisines roulantes.

Le paysage ne changea pas tout de suite. Il resta ce qu'il devait être : un honnête et joli paysage de France avec ses agréments les plus délicieux. La grand'route se montrait toujours digne de son cadre. Ce n'est que dans l'après-midi du second jour de marche qu'elle nous montra, à l'entrée d'un hameau déjà décoloré, quelques artilleurs d'un groupe

de 120 longs. Les artilleurs nous regardaient au seuil des granges ; des demoiselles les appelaient par leurs noms de baptême et les enfants encadraient les compagnies, montrant du doigt nos fanions dont deux portaient la croix de guerre.

Quand nous eûmes passé ce village, nous levâmes les yeux et c'est alors que nous aperçûmes le premier drachen. « Une saucisse ! » dirent les hommes. Dès lors la route se transforma rapidement. Des cailloux neufs mettaient des pièces sur son beau ruban de poussière immaculée ; de chaque côté, des ornières datant des dernières pluies indiquaient le passage des convois de ravitaillement et de l'artillerie. Des détonations ouatées troublaient le silence. De petits flocons blancs, subitement éclos, tachaient le bleu de l'horizon. Un aéro survolait les collines en friche et la frise sombre de la forêt. Des camions automobiles nous dépassèrent et les cris de : « A droite ! appuyez à droite ! » remontèrent la colonne. Nous traversâmes deux villages

débordant de soldats. De longues théories de chevaux se rendaient à l'abreuvoir ; on entendait distinctement le jappement hargneux du 75.

La belle route déroulait toujours sa parure rapiécée à travers les champs abandonnés. Des boursouflures, taupinières géantes, décelaient des abris, et la floraison familière des fils de fer barbelés indiquait des travaux de défense préventive.

Ici le bataillon se morcela. Les clairons et tambours rentrèrent dans leur compagnie respective et la « liaison » prit la tête.

Le crépuscule présentait le paysage en noir et blanc et nous suivions la voie que des trous défonçaient par places. « Y en a une qu'est tombée là ! » dit quelqu'un. Le trou était frais, un trou de 105 probablement. A notre droite et à notre gauche, quelques arbres dénudés, tordus, suppliciés, marquaient les limites de la route. Il nous fallait maintenant chercher des repères pour ne pas la perdre.

Un premier boyau la coupa, puis une tranchée de tir avec ses réseaux Brun rompus et déchiquetés. Devant la tragique silhouette d'un arbre calciné, la route s'effaça dans le chaos de la ligne de feu. Un boyau récent, avec caillebotis, zigzaguait dans la direction d'une fusée éclairante.

La route, la belle route ourlée de tilleuls et d'acacias fleuris, la route que nous suivions depuis trois jours venait se perdre dans la tourmente du front....



Ainsi, toutes les routes de notre pays trouvent leur fin. Elles sont les artères de la nation et nous, les soldats bleus, nous sommes le sang de ces artères coupées que les tranchées jugulent. Ce n'est pas le spectacle le moins mélancolique de la guerre que cette affreuse mort des grandes routes éparpillées, dissoutes dans la terre martyre des secteurs célèbres. Telle la belle route marine qui portait le navire étrange d'Arthur Gordon

Pym et qui, de mer en mer, de havre en havre, finissait par s'anéantir dans les profondeurs de tous les pôles, comme aux pages du plus mystérieux des livres....



LE FAUBOURG PAVÉ

Toute la compagnie de mitrailleuses de brigade stoppe au tournant d'une route bordée d'arbres. Il fait nuit, mais nous apercevons nettement les fortifications de Verdun. Devant nous de petites maisons, perdues dans les boulingrins aux bosquets défeuillés, paysage de banlieue parisienne, ne révèlent aucun signe d'activité humaine.

Appuyés sur nos mousquetons, ou assis le long du trottoir, nous attendons des ordres, cependant que les mulets, impatients, poussent de petits cris enroués. Ils remuent leurs oreilles comme des ailes de moulin à vent et attendent qu'on les débâtent pour pouvoir se rouler sur le dos avec frénésie selon les traditions de leur famille.

Le roulement caractéristique d'un ravitail-

lement d'artillerie se fait entendre ; en passant devant nous, le commandement de « au trot » retentit et les conducteurs montent et descendent alternativement sur leurs chevaux. L'un d'eux en enlevant son attelage, après nous avoir regardés curieusement, s'écrie : « Ils ne vont pas rester longtemps là. »

Nous, mitrailleurs, nous attendons des ordres ; que l'on aille ici, que l'on aille là, nul ne peut éviter sa destinée.

Le fourrier revient. — Nous cantonnons dans le faubourg Pavé. Ce n'est pas épatant. Il y a des chambres et quelques caves à l'épreuve des 77. C'est tout près de la maison d'école. Je vais vous conduire. »

En colonne par quatre, l'échelon de tir, les mitrailleurs en tête, démarre suivi des mulets qui tendent le cou et protestent. A la queue de la compagnie, le train de combat avec les caissons de munitions précède la cuisine roulante qui cahote terriblement au milieu des marmites brimballantes.

On se disperse dans les caves déjà occupées.

— Hé les gars, vous n'êtes pas dans votre cantonnement. C'est bien le numéro 7? Oui, alors le numéro 7 est à nous; restez là ce soir, en attendant serrez-vous un peu. »

Des formes allongées sur des matelas poussent de vagues grognements et soudain des coups sourds font trembler le sol, des vitres cassées dégringolent, de l'acier brûlant ronfle dans l'air. On écoute. D'autres sifflements strient la nuit.... Ce n'est pas pour nous, c'est pour la citadelle ou la manutention.

— Ça bombarde fort par ici?

— Ah ! Il demande, si c'est très bombardé ! Demain quand tu n'auras rien à faire tu iras compter les trous d'obus, autour de la maison.

*
* *

Dans la rue que nous occupons, les maisons gardent leur silhouette, mais de toutes les fenêtres sans vitres, les rideaux intacts claquent au vent comme des drapeaux un jour de grand pavois.

Nous sommes cantonnés dans une petite villa. Dans la salle à manger, la table est encore servie pour le dîner. Surpris par le bombardement, les propriétaires ont dû fuir, abandonnant tout.

Dans les chambres, les armoires ouvertes sont pleines de linge; des livres sont rangées sur une étagère ; des photographies encadrées de peluche verte ornent les murs.

La popote des officiers est installée en bas. Le lieutenant commandant la compagnie et les deux sous-lieutenants boivent du café chaud. Les agents de liaison jouent aux cartes dans la pièce voisine.

Un aide-major fait son entrée. C'est un tout jeune homme, très brun, très maigre. Sa figure fine est encore amincie par la fatigue. Il porte le béret basque d'un régiment d'infanterie de montagne.

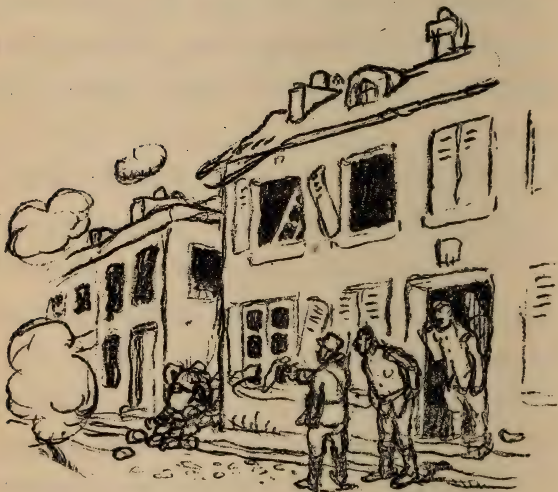
— Vous descendez de Fleury, demandent les lieutenants.

— Oui et je suis éreinté. La relève a été

très dure. L'aller et le retour sont particulièrement dangereux.

A côté, les cuistots s'engueulent et se reprochent mutuellement d'avoir oublié la passoire pour le jus.

Une volée de quatre 105 ébranle toute la



rue. Des oiseaux s'envolent, des tuiles s'éparpillent et des hommes courent le long des maisons.

La porte s'ouvre, le lieutenant apparaît :

— Où sont-ils tombés?

— Là, un peu plus haut, mon lieutenant, vers la brigade. Ils tirent toujours à la même place.

Par la porte restée entr'ouverte, j'entends tout ce que l'on dit dans l'autre pièce et je fume ma pipe en contemplant avec tendresse le tuyau du poêle qui commence à rougir.

— Mon Dieu, disait le jeune major au béret basque, oui, je suis là depuis le début. A la mobilisation je faisais partie du ...e colonial et j'ai fait les premiers mois de la campagne avec lui. Je regrette ce régiment.

— Ah! tous les régiments se valent, » déclara un lieutenant.

— Peut-être. Je préférais toutefois vivre avec ces soldats, pour la plupart de métier. Dans la vie civile je suis civil jusqu'au bout des ongles, voire un civilisé ; ici je pense soldat et tout naturellement je recherche les types les plus purs de ce caractère.

— Nous avons chez nous des légionnaires et des coloniaux.

— C'est exact. Toutefois ils ne font plus

partie de la légion et de la coloniale, ils ont perdu l'esprit de ces armes qui est prodigieux. Tenez, il y avait chez nous de tous jeunes gens, n'ayant guère franchi les limites de leur ville natale. Ils chantaient comme les autres : *Te souviens-tu du pays des congayes.* Leur imagination brodait sur ce thème. C'était suffisant pour les distinguer des autres. Cette chanson de marsouins leur offrait les ressources poétiques d'une nostalgie prématurée, un peu comme la *Route de Mandalay*, du soldat de Kipling, mais avant la lettre en quelque sorte.

« Quand nous sommes partis, c'était bien rigolo. Notre colonel était un type épatant, connaissant ses hommes et les hommes. Je me rappelle encore le premier village où nous avons cantonné aux environs de Paris.

« Nous arrivâmes le soir et nous partîmes le lendemain vers dix heures du matin. Toute la population nous attendait et nous saluait le long des rues. Une fillette de quatorze ans vint offrir au colonel une gerbe de fleurs

tricolores. Et le colonel se pencha sur son cheval, la saisit dans ses bras, l'enleva et la montra à tous ses marsouins. « Elle est gentille hein? C'est pour elle, mes gars, que nous allons nous faire casser la gueule ! »

« La clique sonna la reprise des clairons, la musique attaqua le pas redoublé devant le régiment qui défilait. Les femmes nous jetaient des fleurs, les hommes nous acclamaient. Eux, les marsouins, arrachaient de leur capote leurs médailles coloniales, leurs « bananes », les lançaient dans la foule, criant à tous : « On va en gagner d'autres ! »

La voix de l'aide-major perdait son timbre naturel et se voilait ; sa sensibilité luttait maintenant avec les réminiscences et je pensais : « La guerre n'est pas encore terminée. Que restera-t-il de tout cela. Seuls les souvenirs décoratifs demeurent vraiment précis. Comment ferai-je pour me rappeler le tir de barrage du bois de Carency et toutes les horreurs que quinze jours devant Verdun ont accumulées sous mes yeux.... »

L'HOMMAGE

Au docteur Jacques Parisot.

Quand Saint-Malô nous arriva du dépôt, avec un renfort, nous étions tout justement au repos, dans un calme appréciable, partageant nos journées entre la musique militaire, l'exercice et les corvées quotidiennes.

Une recrue telle que Saint-Malô était pour l'escouade un peu comme un présent du ciel. En apportant des nouvelles du pays, car c'était un Montmartrois pur sang, il rajeunissait et revivifiait notre petit club, pour l'instant assez morne et plutôt aplati par quelques longs séjours dans une boue tenace et pestilente.

Le gars nous parlait de Paris, des anciennes boîtes de nuit, avec un enthousiasme discret. Il citait des noms de garçons de

café qui donnaient une incontestable authenticité à ses dires. Il exaltait aussi les vertus



d'une certaine Simone qu'il appelait « sa gosse », et dont il montrait complaisamment la photographie.

La face de Saint-Malô, agréablement ronde et glabre, lui permettait de garder sous l'uniforme bleu de ciel la silhouette truquée d'un

soldat de café-concert. Il s'abîmait d'ailleurs la voix à nous révéler les récents succès du music-hall, et c'est lui qui nous fit connaître, pour la première fois, l'air fameux de *Tipperary*, qu'il sifflait en pinçant son bras gauche levé sur le manche d'une guitare imaginaire.

Il arriva que, à la suite d'un séjour infernal devant le bois de la Caillette, nous fûmes trois du bataillon à prendre un début de dysenterie dans une flaque d'eau où nous avions bu, à plein quart. On nous évacua sur le train de combat, à Verdun, dans le faubourg Pavé, où notre infirmerie régimentaire s'était installée, tant bien que mal, déménagée tous les jours à peu près pour cause de bombardement exagéré. Malgré l'abondance regrettable des « 105 », que nous appelions des colis postaux, le séjour semblait gai dans cette infirmerie, en usant de comparaison. Nous en étions à cette étape de notre vie de fantassins lorsque, un beau matin, deux infirmiers, n'ayant plus rien d'humain dans l'ensemble, apportèrent sur un brancard un

soldat vêtu de boue argileuse, les jambes enroulées dans des sacs à terre et serrant sur son cœur sa boîte à cagoule dont le vernis bleu horizon n'existait plus.



Nous laissâmes notre partie d'écarté et, la cigarette aux lèvres, entourâmes ce soldat si pitoyable. C'était Saint-Malô, comme par hasard, un Saint-Malô totalement écroulé, avec quelque chose, je crois, comme une bronchite capillaire, le délire et tout le fourbi.

On allongea le malheureux biffin sur la paille ; le major à deux galons vint l'ausculter, lui fit une piqûre de sérum et s'en alla les mains dans les poches de son veston de cuir.

— Il n'en a pas pour besef, opina le clebs infirmier en troquant son ceinturon de

cuir noir contre celui de cuir jaune qu'il venait de trouver dans l'équipement du malade.

Le même soir, une auto d'ambulance me transportait à l'hôpital de B.... Avec moi se trouvaient Baës, Glaba et Saint-Malô.

*
* *

A B... nous trouvâmes des lits et ce fut tout un poème que de s'allonger dans des draps frais. Pour nous trois, nous n'étions pas très malades, et les autres copains dans la salle, des zouaves, des bataillonnaires et des chasseurs entraient presque tous en convalescence. Seul Saint-Malô dépérissait lentement, le mauvais rouge de la fièvre illuminait ses pommettes.

Le major qui le visita hocha la tête et fit la moue. L'infirmière, qui accrocha une pancarte à la tête de son lit, le regarda avec commisération.

Ainsi le réjoui Saint-Malô allait mourir. Cette idée ne nous frappait pas outre mesure.

On devient indifférent à tout, mais c'était tout de même écœurant de penser que ce joyeux camarade, ce blagueur colossal, ce farceur impénitent, se trouvait là devant nous, dans la seule situation où nous n'aurions jamais pu l'imaginer.

Nos réflexions furent interrompues par sept ou huit détonations sourdes, auxquelles répondirent d'autres détonations plus étouffées. Chacun se précipita vers les fenêtres.

— C'est trois Boches qui viennent de lâcher des bombes, dit un infirmier en galopant. Ah ! les vaches !

— Bande de salauds ! opina un chasseur C'est comme ça, tous les quinze jours. Une fois y en a une qu'est tombée dans la rue, juste devant la porte. Tu parles d'une musique.

Nous revînmes vers nos lits. Saint-Malô n'avait rien entendu, il sommeillait péniblement, divaguant dans sa fièvre, balbutiant des mots entendus dans son enfance.

Nous commençâmes alors une partie d'é-

carté, et Baës, ayant battu les cartes rapidement, retourna le roi :

« Le Mec ! le grand Mec ! annonça-t-il en appuyant avec son pouce la carte contre la table.

— Cochon ! hurlâmes-nous en chœur, tu



es verni ou tu maquilles les brêmes : l'un des deux !

— Et je joue pique, répondit Baës, dont la joie éclatait, éclairant sa figure comme une chandelle dans un lampion.

Nous jetâmes nos atouts ridicules et l'on entendit, à l'autre bout de la pièce, la voix de Saint-Malô qui, ayant épuisé ses souvenirs de jeunesse, dévidait ses blagues de

régiment, toujours de la même voix entrecoupée, avec des éclats de rire douloureux qui le suffoquaient.

— Vos gueules ! bleusailles ! clamait-il. C'est dans le tiroir de la cruche ou dans la poche de ma cravate !

— Ça va plus mal, insinuai-je en coupant. Saint-Malô, maintenant, revivait des impressions récentes : « Hé le Boche, *gever uber* ! Kamerad ! Remettez la baïonnette !... Mettez la baïonnette !... Remettez la baïonnette !... »

Il insistait sur ce mot avec des effets de voix de plus en plus brefs pour la dernière syllabe.

— Faudrait peut-être prévenir l'infirmier?

— Ah ! mon vieux, il n'y pourra rien. Et dans notre lassitude de tout, nous nous couchâmes tout habillés, les mains sous la nuque, laissant notre esprit dériver vers notre passé... vers la permission prochaine. Petit à petit la pensée que notre camarade agonisait domina nos songes. Le souvenir nous

revînt des bonnes blagues dont il avait été l'auteur : histoires de cantonnement qu'il faut avoir vécues pour en goûter le sel. Saint-Malô, c'était l'homme des repues franches et, tout en passant en revue le temps écoulé, nous ne pouvions nous empêcher de sourire.

Lui, le moribond, dévidait toujours son



chapelet d'insanités tragiques. Nous nous endormîmes enfin de ce sommeil lourd d'après déjeuner, alors que la digestion vous pousse à grands coups de piston le sang vers les tempes.

Quelle fut la durée de notre sommeil? Je n'en sais fichtre rien, et d'ailleurs ce n'est pas d'un intérêt palpitant : toujours est-il que

le commandement de : « A vos rangs, fixe ! » nous jeta à bas des lits, le visage congestionné, les yeux bouffis, la main sur la couture du pantalon. Il suffit d'avoir été soldat pour apprécier l'effet magique de ces mots.

Les yeux fixés machinalement sur la porte close, et dans la position du soldat sans armes, nous attendîmes celui à qui nous devions cet hommage. Mais la porte ne s'ouvrit point.

Alors Baës dit : « Je parie que c'est Saint-Malô qui nous a fait une blague. »

Il s'avança vers le lit. La figure de Saint-Malô reflétait une jubilation intense. Baës approcha sa petite glace à deux sous des lèvres entr'ouvertes. Aucun souffle ne vint la ternir. Saint-Malô était mort et nous comprîmes tout de suite que nous n'avions pas rectifié pour rien la position, puisque Celle qui venait d'entrer était encore plus puissante que les chefs d'États devant qui l'on incline les drapeaux. En saluant la mort, par suite de je ne sais quelle réminiscence

du défunt, nous n'avions fait qu'obéir à ce respect de la hiérarchie, qui est, comme il est inscrit dans la théorie, le principal devoir du soldat, et particulièrement du soldat d'infanterie, le plus modeste de tous et le plus malheureux.

L'ILLUSTRE VOYAGEUR

La première fois que je le vis, c'était en fin de l'année 1915. Nous cantonnions dans un chic bled, autour d'un coron plein de « mi j' t'ai querre » roses et blondes et grouillant de bébés dodus. Nous buvions frais étant donnée la température et, comme on le pense, les estaminets ne désemplissaient pas. Infanterie à béret, infanterie de Lorraine et chasseurs à pied se congratulaient devant les chopes au sujet de certaines opérations plutôt glorieuses pour notre corps d'armée. Je goûtais la béatitude d'exister encore devant un poêle flamand, quand l'homme en question pénétra dans la salle, se fraya un passage tortueux jusqu'à ma table et s'installa sur le coin d'un banc.

C'était incontestablement un vieux fantassin, maigre et tourmenté. Sa physionomie, bien que je ne pusse rien préciser, me semblait populaire et paraissait sortir d'un de ces livres de colportage à couverture bleue que les imprimeries d'Épinal distribuaient dans les provinces de la vieille France. L'homme s'étant donc assis, se releva de suite, avala sa chope et s'esquiva. Je le suivis parce que je n'avais rien à faire de plus urgent et que mon destin me poussait. Dans la rue j'abordai le soldat : « Bonjour, vieux. — Salut », me répondit-il. Je lui donnai le numéro de mon régiment, il me rendit la politesse et nous parlâmes du communiqué.



Le vieux se révéla comme un voyageur

remarquable, en quelque sorte l'empereur des touristes : « Varsovie, dit-il, mais je ne connaissais que cela. J'y suis passé en... je ne me rappelle plus la date. Lemberg? Mais ce patelin-là ne m'est pas inconnu. Vienne? Attendez.... Vienne?... J'ai traversé la ville quelques années avant cette guerre, Prague également, et beaucoup d'autres pays dont ma mémoire ne retient plus le nom.... Maintenant c'est l'Artois.... »

Il marchait à grands pas tout en parlant et, bien qu'il y eût d'étranges types de soldats parmi nous, celui-ci dépassait un peu les plus rares échantillons des exceptions connues. Aussi lui demandai-je : « Tu n'as pas servi à la Légion? — Si, j'y étais en 1910, au 1er étranger. J'ai fait Moul-el-Bacha, Debdou, Taourirt, El-Aioun, Sidi-Mellouck. J'ai fait aussi le Tonkin. Et comprends-tu, mon vieux, j'ai fait tout ça sans pause, sans la moindre pause, bon sang de bon sang ! Aussi, quand je vous vois gueuler comme des rats pour trente malheureux petits kilo-

mètres, ça me fait rigoler, voilà tout. » Il me serra la main.

— Au revoir, vieux Charles !...



En revenant de Verdun, sur la route qui va de X... à X..., j'ai rencontré le vieux poilu de l'Artois. Il portait le costume moutarde des zouaves et précédait son bataillon. Sous la chéchia recouverte de kaki, l'origine du vieux drille se révélait. Il ne me reconnut pas et se contenta de me demander » du rifle » pour sa pipe ; il fumait dans une pipe chinoise à eau, tout en cuivre vert.

Nous cheminions silencieusement dans la boue argileuse. Une petite pluie fine entretenait le mortier où nos souliers s'enlisaient Un morne cafard étendait ses ailes sur la nature sans grâce et je ne pus m'empêcher de soupirer : « Ah ! vivement la fin de la guerre ! Hein, vieux, crois-tu qu'elle va bientôt finir? — Ça, je n'en sais rien, me répondit-il ; et puis, à tout prendre, je m'en

fous ! Ce que j'attends, c'est autre chose. » Il dressa l'oreille. Au loin une clique faisait école. « Ce ne sont pas Elles, murmura-t-il. Ah, mon vieux, chaque fois que j'entends sonner les cliques, ça m'arrête le cœur. Je crois toujours *les* entendre, comprends-tu, les trompettes... celles du Jugement dernier. »

Alors je m'expliquai cette figure que j'avais vue sur les vieux bois des almanachs.

Une petite ville hollandaise dresse son beffroi au dernier plan. Au premier, trois jeunes hommes, étudiants de Gouda, dont ils apprécient l'excellence des pipes à longs tuyaux, invitent un vieillard vêtu en pèlerin à partager le pétun et l'advokaat. J'avais devant moi, pris dans un de ses multiples avatars, l'extraordinaire silhouette de ce Juif-Errant que Guillaume Apollinaire avait déjà rencontré à Prague et que le destin plaçait sur la route de Dugny.

— Alors, mon vieux, c'est vous le fameux Laquedem?

— Oui, c'est moi.

— Et par quel hasard êtes-vous ici?

— On m'a pris dans une liaison d'infanterie, parce que le bagottage ça me connaît et qu'on s'en est aperçu. Pour ce truc-là, je ne crains personne et, si ce n'est pas la pause, ce n'est pas non plus le filon. Mais, que veux-tu? j'ai les panards en forme depuis le temps et c'est la première fois, depuis l'origine de ma faute, que je suis utile à quelque chose. J'ai été cité à Carency, — il me montra un bout de ruban rouge et vert, — puis à Verdun. Je compte beaucoup là-dessus pour ma réhabilitation.

Je le regardai avec inquiétude.

— Évidemment, ça t'épate et le fait est que c'est peu ordinaire. J'ai dix-neuf cents et quelques années et me voilà grifton de 1re classe, liaison de bataillon, croix de guerre et trois baraques.

Je ne savais que répondre à ce personnage fabuleux. J'hésitai.

— Avez-vous de l'argent? lui demandai-je.

— Oui, mon vieux. Je n'ai besoin de rien.

J'ai l'habitude de la solde. Voilà dix-neuf cents ans et même plus que je touche le prêt. J'en connais l'emploi et je sais les ressources que cette somme peut offrir. Sûrement tu vois dans ce signe l'inéluctable accomplissement des lois. La guerre de 1914 était prévue là-haut, le jour même où j'ai dû prendre la route avec



cinq sous par jour. Le monde tourne sur lui-même, et tu m'avoueras que ce n'est pas la peine d'avoir bagotté depuis plus de mille ans pour ne pas bénéficier de la solde mensuelle. »

Il rejoignit son bataillon qui nous avait dépassé et je demeurai fiché dans la boue, songeant au soldat Laquedem qui, plus misérable que le matelot damné de la ballade de Coleridge, gardait encore l'espoir de s'asseoir un jour sur une chaise, le jour d'une démobilisation sonnée en fantaisie par toutes

les trompettes angéliques des escadrons célestes.

Sur ce la pluie cessa et le soleil chassa l'insecte des ténèbres, le noir cafard aux élytres épaisses et le corbeau d'ébène qui jadis avait rempli les murs de ma guitoune de ses « never more » vaseux.

LA SOMME

Son jupon était jaune et vert son p'tit chapeau,
Son nom, Sou-pee-Gaw-Lath, comm' la rein' de Theebaw.

Rudyard Kipling (*Mandalay*).



LA ROUTE DE MANDALAY

Un ciel fraîchement peint étale sa gaîté sur les environs du camp n° 6. Au détour de la route nous apercevons les baraquements et les marabouts parmi les bouquets d'arbres. Une colline élève au-dessus des nuages de poussière envahissante la frise vert sombre de ses sapins. Derrière cette colline, la Somme coule en ruisselets d'argent entre les îlots de verdure et les prairies marécageuses. Nous relevons un régiment d'infanterie coloniale. Les hommes sont étendus à la porte de leurs longues baraques en planches. Écroulés sur le sol, écrasés par les fatigues récentes et la chaleur suffocante, d'une main ils écartent le col de leur capote et de

l'autre chassent les mouches, mollement.

Sûr la route d'une blancheur aveuglante, des camions automobiles circulent sans répit. Des canons lourds avec leurs tracteurs ébranlent le sol. Ils pointent vers le ciel leur muffle de bêtes mauvaises et la vitesse des roues en mouvement jure avec l'immobilité pesante de leur tube puissant.

Derrière une ronceraie saupoudrée de poussière crayeuse, un soldat de la coloniale, au visage cuit et recuit par tous les ciels de notre monde, allonge son grand corps sur les herbes brûlées. Il ne bouge pas, ne parle pas, ne fume pas et la sueur coule de son calot rabattu sur ses yeux.

Je me laisse tomber à côté de lui ; maintenant que je suis déséquipé, je goûte le repos et pour la première fois depuis longtemps, je sens qu'avec un peu d'effort, il me serait possible de m'intéresser à quelque chose.

— Quel plat ! dit l'homme de la coloniale. Il se soulève sur un coude, tire une blague de la

poche de sa vareuse, roule une cigarette et me tend le tabac.

— Y a de quoi claquer ! »

En bourrant une pipe, je réponds à son exclamation. Parce que c'est une question de politesse et qu'il faut toujours participer à la pensée de quelqu'un quand ce quelqu'un vous fait la grâce de causer avec vous, par une chaleur pareille.

— D'où venez-vous? me demande le marsouin.

— Nous venons de débarquer. On va prendre votre secteur. C'est mauvais?

— Ça se tasse un peu. Ce n'est plus, comme c'était il y a un mois ; maintenant vous trouverez quelques boyaux, pas trop mauvais. Les tranchées sont bonnes aussi, quoi qu'il faut vous méfier, car ces fumiers-là vous prennent en enfilade avec des mitrailleuses. La division a bien travaillé, vous verrez cela. Il a fallu en mettre un coup après l'attaque. Y avait pu de tranchées, pu d' boyaux, y' n'y avait qu' lâpe en fait d'abri.

Maintenant ça peut aller à peu près. Faut dire aussi qu'ils tirent moins. Ils bombardent surtout les villages à l'arrière. Les deuxièmes et troisièmes lignes sont plus moches que les premières.

— Des asphyxiants?

— Non pas trop pour nous, ils tirent surtout avec lacrymogènes sur les batteries. Tu comprends ils cherchent surtout les batteries ».

Le soleil en pleine puissance et chauffé à blanc exagère ses bienfaits. Dans le camp, à nos pieds, les mulets attachés à la corde se roulent sur le sol, se mordent le dos et sifflent entre leurs dents, avec jubilation.

Devant la guitoune du colonel, la musique du régiment et la clique avec les flammes de cérémonie aux clairons viennent se ranger pour donner concert, selon la coutume des régiments au repos.

— Tiens on sera pépère pour entendre, » me dit mon compagnon. Puis il se redresse, s'assied décemment et ne perd plus de vue les instrumentistes qui forment le cercle et

les tambours et clairons s'alignant face au tambour-major.

Sur un geste de la canne les clairons tournent, les flammes de soie bleu de ciel et les pavillons de cuivre dominent les têtes casquées d'une subite gerbe d'étincelles. Dans le roulement des caisses et l'impérieuse allégresse des cuivres, le refrain du régiment éclate, brutalement, net, saccadé ; chaque note claque comme un fanion rouge au vent.

— Elle est bonne votre musique.

— Ah ! elle a été désorganisée plusieurs fois ; en revenant de Verdun, elle était complètement sur le flanc. »

L'homme de la coloniale écoute. Sa cigarette s'est éteinte. Les mains aux genoux et les yeux vagues il plonge, il plonge en lui-même, dans les souvenirs.

Les valses, les tangos langoureux, et les marches stridentes évoquent en lui d'autres lumières, d'autres fleurs, d'autres arbres et des femmes, des femmes qui à elles seules symbolisent tout un monde et toutes ces choses

si différentes de ce que nos yeux peuvent distinguer.

— C'était comme ça à Hanoï, dit le soldat. C'était notre régiment qui donnait concert et nous, mon vieux, ça t'épate? on y allait en pousse, comme des gros... tu sais ce que c'est que des pousses? »



Je fis signe que je connaissais ce moyen de transport.

Alors il reprit avec un enthousiasme subit :

— Ah mon vieux, c'était la chouette vie. On touchait des effets en flanelle que tu verrais ce que ça coûte si tu voulais les acheter toi-même. On avait des souliers de toile blanche, mon vieux. J'avais un boy pour les passer

au blanc de guêtre. Moi, ma congaye s'appelait Ti-Nam. Les premiers temps elle me paraissait moche. Son nia-quoué de mari était plus coquin que tout, et il la poussait, tu comprends, à me barboter mon pèze. Le mec avait tout du broche. Alors une fois, j'y ai cassé la gueule, mais bien, comme un type qui est rond en affaire et qui n'aime pas les paperasseries. J'y ai talonné la gueule à coups de pompes et le mec est allé porter ça à son bouddah. C'était un ancien linh-kô et ça se croyait dessalé. Alors, n'est-ce pas, j'ai plaqué la congaye, la cagna, et le mobilier que j'avais payé. J'y avais payé aussi une ceinture en soie, où qu'elle rangeait tout son fourbi, et puis un salako pour les jours de fête.

« Ensuite j'ai été dans l'intérieur. Tu parles d'une campagne de guerre ! ah ! mon vieux, pas d'équipement, le ceinturon et une cartouchière, la musette et le bidon. Mais, bon sang, quelle chaleur ! Ici c'est que de la Saint-Jean, c'est-à-dire que ce n'est pas la même chaleur. Dans l'intérieur on a

relevé de la légion à Tuyen-Quang. Alors à Tuyen-Quang, on est très bien. On a des



congayes naturellement ; tous les hommes sont mariés là-bas. Tu te serais marré de voir la sortie de la caserne le jour du prêt. Toutes les congayes attendent leurs hommes, pour

qu'ils n'aillent pas boulotter le pèze chez le Chinois, qui vend du vin blanc, de l'absinthe dans des bouteilles de Pernod truquées et du choum-choum.

« Tous les samedis, y a retraite aux flambeaux. On se fait traîner en pousse par les niaquoués, avec la co sur les genoux. Tu te bidonnerais à voir les gueules qu'elles se font entre elles; tu sais que ça soit ici ou là, des gonzesses, c'est toujours des gonzesses.



« Moi j'fréquentais les Japonaises. Alors là tu parles de propreté. Mon vieux, c'est pas le moment de cracher par terre. Et puis tu parles aussi de politesse. Elles vous offrent le thé avec de gentilles petites manières, dans des kebates de porcelaine, si petites que t'as les foies de les casser, rien qu'en les regardant. C'est pas le moment d'aller les voir quand tu

t'es noirci la gueule. D'ailleurs ça viendrait pas à l'idée. Quand on s'est noirci au choum-choum c'est pas le moment d'aller les poisser. Ah là, là, quel patelin ! Y avait des jours de crachin, le crachin c'est un brouillard encore plus dégueulasse que tout, les jours de crachin j'étais malade, mais malade à crever. On restait sous les moustiquaires, avec son margouillat pour chasser les moustiques. Qu'est-ce que je me suis collé comme quinine. Y a qu' les fumeurs de toufiane qui ne pouvaient pas s'empêcher de les mettre pour aller tirer le bambou chez le Chinois. Dans cette fumeric-là, j' parie qu' t'aurais balancé une grenade dans la tôle, qu' les mecs se seraient pas dérangés. Et les buffles, les buffles roses, enfouis dans la boue des rizières, jusqu'aux naseaux et soufflant comme des plats-culs. Tu parles encore d'une vermine que ces poilus-là. Y ne peuvent pas blairer les Européens. Ça leur ronge les sangs de voir un Européen même à trois cents mètres. Ça les mets en rogne ; ils sortent de leur mouscaille et connaisse le

nibé pour te faire cavaler plus vite que t'en aurais l'intention.

« Et note bien que ces c...-là se laissent conduire par un mignard de trois ans. Ce que c'est que les bêtes.

« Quand on est parti sur le fleuve pour venir



ici, qu'on a su que la guerre était déclarée, alors toutes nos congayes, avec leurs belles ceintures de soie et leurs grands salakos des jours de fête, sont venues nous dire au revoir. « On r'viendra. On r'viendra, » qu'on disait et on rigolait tous. Et elles agitaient leurs éventails sans rien dire. Aussi longtemps qu'on put les voir, elles agitèrent leurs éven-

tails. Maintenant ça me paraît triste. »

L'homme de la coloniale cracha devant lui, les mains toujours nouées autour de ses genoux. Il regardait, regardait devant lui. Il soupira.

Je jugeai bon d'interrompre son extase. Je lui offris ma blague : « Tiens, prends du fin, c'est du cinquante centimes. »

Pour son dernier morceau, la musique jouait une valse quelconque que le programme qualifiait d'amoureuse. Le marsouin, très attentif, chantonnait entre ses dents en remuant la tête selon le rythme de la valse.

« C'est beau tout de même ! » soupirait-il.

LE RAVIN DES COLONELS

Il fait presque nuit. La désolation immense de ce paysage d'offensive s'étend de tous côtés aussi loin que le regard peut porter. La terre est labourée de trous d'obus, serrés les uns contre les autres. Des tranchées abandonnées s'effondrent. Nos premières lignes se trouvent bien en avant.

Au point X, nous trouverons l'entrée des boyaux et nous attendrons le 5e bataillon pour monter en ligne. Nous sommes au bord de la piste, au centre même d'un dépôt de matériel : des piles de rondins, des plaques de ciment armé, des réseaux Brun, des rouleaux de fil de fer barbelés, des rails, des claies, des kilomètres de caillebotis.

Des camions automobiles défoncent la route rapiécée avec des briques concassées.

des hommes du génie, comme des rats, circulent dans l'amoncellement triste des ferrailles utiles.

Sur la route, c'est maintenant une véritable foire. Des corvées formées par les régiments d'infanterie territoriale se mêlent à des sections de crapouillots. Une longue file d'hommes, portant des torpilles sur l'épaule s'engage dans le boyau que nous allons suivre.



— Laissons-les passer, » dit le lieutenant.

Tout au loin, à l'horizon, où la nuit est plus claire, des fusées montent et descendent alternativement. Nous avons la direction de la ligne de feu.

— C'est loin les premières lignes?

— Ah, y a bien quatre bonnes heures de boyaux. Mon vieux, c'est pas la pause pour

aller là-bas. Tu parles d'un filon que de bagotter dans cette mouscaille ».

Voici la 1re compagnie du 5e bataillon. Précédé du lieutenant qui nous sert de guide, nous nous engageons dans la coupure qui s'ouvre au flanc d'un talus. Nos pieds glissent, pataugent. Nous rebondissons les uns sur les autres, les mains s'agrippant aux parois humides et grasses.

— Ça ne suit pas, ça ne suit pas ! faites passer, ça ne suit pas !

C'est l'éternelle histoire. Le capitaine adjudant major répond : — Faites serrer, sans cela nous allons nous faire couper par une corvée ».

Autour de nous — il y a bien une heure que nous marchons — des batteries dissimulées tirent sans cesse. Chaque départ nous gifle et nous rompt les oreilles.

Des imprécations s'élèvent. Nous poursuivons la marche en avant. Voici devant nous un carrefour de boyaux. Hésitation dans la colonne, le lieutenant, d'un jet subit de sa

lampe de poche, lit un écriteau boueux renversé sur le parapet : *Boyau de la choucroute.* C'est par ici.

On suit. L'équipement scie les épaules, le sac pèse sur la nuque, on change le fusil d'épaule. Les musettes trop gonflées nous bloquent dans les passages trop étroits. Voici justement des mitrailleurs avec leurs caisses et leurs pièces. C'est le bouquet.

Les deux colonnes essayent de s'absorber. On s'aplatit contre les parois le plus qu'on peut pour laisser passer les mitrailleurs. Si c'est la relève descendante qui prend par ce boyau, ça va être tout à fait gentil.

— Vous êtes nombreux?

— Non c'est la fin, t'en fais pas, c'est loin encore la route?

— Une bonne heure de boyaux. »

Nous reprenons notre marche. Une subtile odeur de pomme fraîche, de bonbon anglais, nous prend à la gorge. Encore les gaz lacrymogènes qui permanent dans les trous.

Nous nous assurons que nos cagoules sont à portée de la main.

La nuit comme par hasard est aussi peu claire que possible. Nous piétinons sans voir nos pieds. De temps à autre l'un de nous dérape et tombe sur les mains. Malgré la fatigue, quelques-uns rigolent.

— T'as de l'eau dans ton bidon?

— Oui, j'en ai pris au point X.

— Passe m'en un peu, j'ai soif et le pinard ne rafraîchit pas ; si tu veux du pinard j'en ai ».

Un brusque arrêt, je me penche pour approcher mes lèvres du bidon. L'eau fraîche me ranime.

— Qu'est-ce qui a de l'eau, demande le lieutenant.

— Moi, mon lieutenant.

— Voulez-vous m'en donner un peu, vous serez bien gentil. »

On souffle un instant. L'officier de liaison qui en sa qualité de premier occupant connaît déjà le secteur nous avertit : « Il vaut

mieux ne pas traîner ici, le boyau passe à l'intersection des routes de X et de X. C'est



très marmité. Le coin est tout à fait malsain. »

On remonte les sacs et plus on sent le but proche, plus la fatigue vous encercle les reins et les épaules, plus on marche vite. On a l'im-

pression que la partie supérieure du corps est véritablement trop lourde en comparaison de la partie inférieure.

— Ben, mon vieux, fait une voix derrière, et on se plaignait en Artois. Cette fois-ci c'est le record.

— Voilà le ravin de la brigade, dit le guide. tout le monde suit ? »

Le boyau descend à travers une pente assez raide. Nous barbotons avec de la boue jusqu'aux genoux. Il faut faire de longues enjambées ; l'eau nous éclabousse : « Fais donc attention, bon sang! tu sais donc pas nager! »

On regrimpe de l'autre côté du ravin et le boyau redevient à peu près sec.

— Éteignez les cigarettes, voulez-vous éteindre les cigarettes....

— On ne voit pas.

— Éteignez votre cigarette, vous m'entendez ! c'est malheureux tout de même ».

L'homme éteint soigneusement sa cigarette et la remet dans sa poche.

— Nous allons passer par-dessus le parapet,

déclare le lieutenant, le poste du colonel doit se trouver à quelques cents mètres sur la gauche».

Nous escaladons le boyau, pour trouver le sol herbeux d'une prairie.

— Suivez-moi et ne me perdez pas.

Il faut marcher sur les talons de son voisin, car la nuit est si profonde qu'on ne distingue rien à deux mètres.

Maintenant, le long d'un chemin creux, on aperçoit des lumières voilées par des toiles de tente. Ce sont les guitounes.

— Tenez, voilà le poste de commandement, dit l'officier. A droite nous avons nos pionniers ; en continuant le ravin vous trouverez une compagnie en réserve. Vous prendrez probablement les mêmes dispositions que nous. Bonsoir. Il faut que je retourne au point X. »

*
* *

Le ravin que nous habitons, oh! surprise du gai soleil éclairant la scène ! le ravin fait presque partie d'un paysage de civilisation.

On a envie de se demander en regardant

le petit bois feuillu qui domine la crête à quelques cents mètres de notre poste : « Qu'est-ce que ce petit bois peut bien faire là avec des arbres vivants et des feuilles sensibles. » Des champs d'avoine tapissent le fond du petit ravin. Des buissons verdoyants ourlent le chemin creux. Si, là-bas à l'horizon, le village n'apparaissait pas avec ses toits en dentelles, on pourrait se croire au repos, à l'arrière.

Des trous de marmite, çà et là, maculent le sol comme des chancres et révèlent la présence d'une artillerie ennemie qui pour le moment se tait.

Nous occupons des positions qu'une avance rapide a laissées intactes. Les préparations d'artillerie n'ont pas encore eu le temps de défoncer les champs et de raser les arbres. Ça viendra.

Ici, comme partout sur la ligne de feu, nous reverrons le bois hanté par les goules de Weir, par les goules sifflantes et miaulantes « qui hantent les obscurs marais d'Auber dans la brumeuse région de Weir ».



LE JARDIN DES ILLUSIONS

A Jean Saltas.

Sur la rivière bordée d'arbres touffus dont quelques-uns laissent pendre dans l'eau placide des branches fraîchement rompues, quatre canonnières, échelonnées, tapies le long des rives, pointent vers l'horizon leur unique canon à longue portée.

Ces quatre bateaux de guerre font de la rivière et de la campagne picarde les éléments exotiques d'un paysage tonkinois. Des tirailleurs jaunes coiffés du salako national ou du béret de drap bleu, complètent l'impression.

Les canonnières sont immobiles, sous une voûte de feuilles frémissantes. Sur le pont blindé, derrière la tourelle d'avant, des tri-

cots rayés de bleu et de blanc sèchent au soleil.

Un maître en cotte bleue pêche à la ligne



et surveille les rides de l'eau. Des matelots, pieds nus, suivent de l'œil un vol triangulaire de canards sauvages survolant les marais.

Au bord de la route qui longe le canal, un bataillon d'infanterie a formé les faisceaux, posé les sacs sur le sol. Les hommes, accablés par la chaleur aveuglante, se couchent dans le fossé, cassent la croûte, ou à plat ventre

dans les touffes d'herbes poussiéreuses, observent avec attention le manège d'un coléoptère affairé.



C'est l'heure où tout le bataillon vit, respire, se baigne dans la lumière béatifique, et ne pense à rien.

Derrière nous, des carrières grouillent de travailleurs hiérosolomytains. On peut penser qu'ils construisent un temple où le Bambara casqué, chargé de faire prendre la gauche aux camions, ira déposer ses gris-gris impuissants.

On ne pense à rien. Les herbes sont pleines de détails délicats qui prennent subitement de l'importance. Cette simple ombelle de ciguë nous apparaît, quand on est allongé sur la terre chaude, comme un pin parasol

dont la silhouette précise nous sépare nettement de cette question : Pourquoi sommes-nous ici?

Ce besoin de s'isoler de la réalité présente, de l'avenir et du passé, je le retrouve chez tous mes camarades. Tous deviennent contemplatifs. L'esprit selon la sensibilité de chacun s'immobilise et s'endort devant une fleur, ou sur la lecture d'un vieux journal lu et relu jusqu'aux annonces. La lecture dans ce cas n'a pas plus d'importance qu'un exercice physique. Ne pouvant rien tuer pour le moment, nous nous efforçons à tuer le temps.

C'est la période de perversité et tout ce qui vit dérange l'harmonie de la torpeur où la pensée se prélasse. Cette maison intacte est évidemment choquante. On se plaît à imaginer l'arrivée du premier obus dans son mur lisse, son toit tout neuf dont les tuiles rouges provoquent le destin. Cet oiseau ridicule pourrait chanter plus loin ; une balle dans la peau lui rendrait service, et l'on fauche à

grands coups de baguette la tige élancée des fléoles et des coquelicots exubérants.



La pause sera longue. Nous ne partirons qu'à la tombée de la nuit, car le chemin pour gagner nos positions franchit une crête d'où l'ennemi peut nous observer.

Devant nous le village de X... offre à nos regards la silhouette familière d'une destruction méthodique. Un amas de décombres monotones forme la vieille ville, la ville ancienne, celle d'avant la guerre. En flanc de coteau, une ville étrange et de construction récente semble sortir du sol, étageant ses rues et ses monuments en gradins versicolores.

Cette cité chatoyante naquit de toute la fantaisie d'un songe. Elle appartient bien à la guerre et ne peut éveiller les réminiscences littéraires.

Étrange petite ville, dont les maisons bâties en planches se confondent avec les accidents

et la couleur de la terre. C'est une mosaïque capricieuse et l'œil finit par isoler, parm les feuilles et les blocs d'argile, des taches roses, orangées, vertes, jaunes, bleues, serties d'un trait noir qui les découpe et brise la ligne particulière à chaque objet.

Nous déchiffrons un gigantesque tableau cubiste, se déroulant jusqu'au canal, dont l'eau, point encore maquillée, offre tout de même un point de repère où la raison et l'éducation classique de l'œil peuvent enfin s'arrêter.

Le décor artificiel et rusé semble une image construite par fragments illogiques, comme les morceaux d'un puzzle découpés pour dérouter le chercheur sur la forme normale des objets qu'il doit reconstituer.

C'est le cadre excessivement personnel de la guerre moderne, son style qui la rend incomparable avec les autres guerres.

*
* *

Au milieu de cette étrange fantaisie, d'apparence incohérente et dont les principes

secrets sont comme une clef que nous ne possédons pas, l'individualité s'efface. L'hom-



me armé n'est plus qu'un fragment de cette frise chaotique, et par cela même, l'anecdote, mettant en valeur la volonté parfois prodigieuse d'un seul homme, ne se rencontre presque pas, ou s'anéantit naturellement dans ce décor peu propice à la faire ressortir.

Oui, il est difficile de dessiner l'aimable

petite anecdote, tant goûtée des gens qui ignorent tout de la guerre, dans ce décor incohérent où un canon ressemble aussi bien à un pommier en fleurs qu'à une roche moussue, où un officier observateur est lui-même vêtu d'un manteau qui lui donne l'apparence d'un tas de briques, d'un aubépin semé d'avettes, voire d'une motte de boue.

Dans cette curieuse transformation de la nature, il est bon de pouvoir dominer ses nerfs. Le cadre ne peut rappeler que les époques tourmentées de la préhistoire : un diplodocus à l'affût dessine un 420 suffisant, tandis qu'un drachen au repos représente assez bien la silhouette d'un glyptodon accroupi. Iguanaudons et stegosaures, artillerie lourde des terrains jurassiques.

L'âme d'un immense moteur plane sur ces éléments en fusion. L'homme ici est une molécule vivante, qui n'offre même pas la ressource de se reproduire par fragmentation.

Il suffira d'un appel téléphonique pour

déchaîner les horreurs de toute cette machinerie latente et faire de ce sol de planète en formation, un enfer assez curieux, semé de geysers putrides et de cratères nauséabonds.

Cri-cri des monte-charges, vrombissement doux des moteurs ailés, abeilles déplaçant les lourds obusiers dans leurs Petit Trianon de feuillage artificiel et déjà dans la tête la blessure aiguë des coups de sifflets, l'afflux du sang vers les tempes gonflées, les inquiétantes perturbations du vertige voltaïque...



— Allons sac au dos ! »

Le crépuscule de la nuit enlaidit le paysage dont l'allégresse factice ne tenait qu'à un fil : un rayon de soleil.

Nous mettons sac au dos. Les compagnies se forment. Des groupes passent en tête. J'aperçois le cabot clairon du 5e bataillon.

— Tiens, tu viens avec nous? »

Nous nous dirigeons par des routes tapissées de briques roses vers des maisons concassées

que les derniers communiqués ont rendu célèbres. La curiosité ne nous tenaille pas outre mesure. Nous nous préoccupons plutôt de savoir exactement si le passage de la rivière et du canal ne s'annonce pas comme un mauvais quart d'heure.

Mais non, tout ira bien. Les maréchaux de logis de liaison l'affirment. La confiance renaît et subitement ces quelques paroles nous réchauffent le cœur comme un puissant cordial. Quelques-uns seraient tentés de voir la vie en rose.



— Ah ! c'est toujours la même chose. A écouter les mecs du ...e régiment, on devait tous se faire bouziller en arrivant à C.... C'est pas plus moche qu'ailleurs. Tiens à mon idée, c'est meilleur en première ligne que dans les deuxièmes. Et puis d'abord on ne peut rien faire par ici. Où

voudrais-tu qu'on attaque ? On va relever pour tenir et ça se passera sur la droite ou sur la gauche. Mon vieux, ce secteur-là j' peux pas mieux le comparer, qu'à celui de Souchez avec la *tranchée des tirailleurs*, le chemin creux et l' *boyau des ponts*, qu'en finissait pas. Tu y étais déjà toi? »

La conversation continue. Je la note une fois en passant. C'est la conversation type entendue avant chaque attaque quand chacun cherche un espoir mensonger dans ses propres désirs.

Pour moi, je le jure, j'ai la conviction qu'on va attaquer. Les signes ne mentent jamais aux agents de liaison et les signes, depuis quelques jours, s'accumulent autour de nous. Passerons-nous à travers?



VERS LES HAVRES

— Faut pas croire, parce que t'as un bulletin d'évacuation au premier bouton de ta capote, que t'es sauvé pour ça. Non, mon vieux, mais non, on se fait bouziller aussi bien en arrière qu'en avant et si t'as la poisse, t'emporte ça avec toi comme un vernis.

Ainsi parlait Glaba bien avant cette dure journée de la Somme, avec cette plaine tragique devant mes yeux, ce sale petit bois des Berlingots à ma gauche et cette route, admirablement repérée, qui menait au diable, dans n'importe quelle direction.

Donc, au début de l'action je suis touché devant un trou d'obus où le poste de secours

du bataillon est installé. Je préviens le colonel qui dicte ses ordres accroupi dans un fossé. Je retrouverai d'ailleurs, avant la fin de la journée et à l'hôpital de M... cet homme admirable, ce vrai soldat, avec les jambes fracassées.

Traînant les pieds, je me dirige, vers le poste de secours du régiment qui m'expédiera vers l'ambulance divisionnaire.

Autour de moi les balles font crépiter la terre, devant et derrière. Il n'y a pas de doute : des mitrailleuses me cherchent. Je traverse un terrain dangereux. A quelques cents mètres en avant, un peu sur la gauche, un grand nombre de capotes bleues s'alignent sur le sol assez régulièrement. J'ai l'impression d'une compagnie tapie à flanc de coteau, attendant le moment d'entrer en ligne.

En somme, je suis égaré. Je ne retrouve aucun point de repère et je me blottis dans un trou d'obus, pour reprendre un peu de souffle. Si je parviens à gagner la petite crête à cinquante mètres derrière les euphorbes, je

serai tranquille et paré contre les mitrailleuses. Je sors donc de mon trou d'un seul élan et je franchis la crête, me laissant tomber sur le côté, la langue hors de la bouche et le cœur battant à toute volée....

Maintenant je reconnais la country : la



ligne crayeuse des tranchées que j'ai longées le matin, la carrière avec ses arbres suppliciés, la voie ferrée et au loin le canal....

Il n'y a plus qu'un kilomètre à parcourir pour arriver au poste de secours, installé avec la brigade dans un des plus sales coins de la ligne.

Les blessés affluent déjà de tous côtés : des

chasseurs, des fantassins, des bataillonnaires et des tirailleurs mixtes.

Un petit joyeux s'accroche à moi. Il est tout jeune avec des cheveux blond pâle et des yeux gris très durs. Il est blessé à la main. Il porte un mauser en bandoulière.

— J'ai une clarinette avec six chargeurs pleins de bastos, crois-tu qu'on me les laissera emporter?

— J'en sais rien, mon vieux, je pense que oui. »

Voici le poste de secours déjà encombré. Le major n'arrête pas ; la fatigue met un cerne bleuâtre à ses yeux. Le sergent infirmier prépare les piqûres.

— Ceux qui peuvent marcher, allez jusqu'à l'ambulance divisionnaire que vous trouverez au bord de la route de C....

Nous sommes une dizaine dans ce cas. Un soldat du 170e jauge d'un coup d'œil la valeur physique de la troupe. Elle lui paraît satisfaisante.

« Faut en mettre les gars. Plus vite qu'on

en jouera un air d'ici, mieux ça vaudra. On f'ra la pause près du cimetière, à côté du dépôt d'outils. Y n' tirent jamais dans la journée. Seulement à la tombée de la nuit qu'est-ce qu'y nous passeraient dans les gencives ! »

*
* *

— Moi, disait le jeune bataillonnaire, j'en ai dans la patte, un éclat de fusant. J' brancardais étant d'la discipline vu que j'suis en tôle pour quinze jours encore. J'ai rien senti.



Un autre bataillonnairedisait : « Moi, avec ma citation j'suis réhabilité de droit.... Je m'en retournerai au Kef et là j'demanderai à passer aux « réguliers ».

— Moi, dit le plus jeune des joyeux, celui

qui portait le fusil allemand à la grenadière, moi, j'aim' mieux ne pas être évacué à l'intérieur. J'aime mieux aller dans un dépôt d'éclopés, parce qu'on n' m'enverra pas au Kef. Voilà. J'ai les flubes d'aller au Kef. J' peux pas blairer ce patelin-là. Tiens, j'y avais pourtant une poule. »

Il fouilla dans la poche de sa capote avec sa main valide et me tendit un portefeuille en toile cirée.

« Ouvre voir, » me dit-il.

J'ouvris le portefeuille et sur ses indications je sortis, d'un morceau de papier jauni, une mèche de cheveux bouclés et solides, les cheveux d'une Fathma.

— Tu vois que ce n'est pas pour charrier.

— Quel âge as-tu? lui demandai-je.

— J'ai vingt ans. J'suis de Paris, d'la rue Ordener. C'est sur la Butte quoi. Dis donc, est-ce que tu sais ça, toi? Si j'suis évacué dans la zone des armées, est-ce que j'ai droit à ma perme?

— Oui, parfaitement t'as droit à ta perme, » firent plusieurs voix.

Le joyeux, rassuré, remonta son fusil d'un coup d'épaule et se tut.

Il était jeune, prodigieusement jeune ; son cou très mince émergeait du col trop large de sa capote kaki. Tout en cheminant avec la petite troupe il regardait, regardait droit devant lui, ses yeux durs enfoncés dans un songe précis.

Soudain, sous son képi cassé et ramené en arrière, ses traits se détendirent, sa figure devint subitement enfantine et ses yeux se fixèrent sur sa main mutilée où le sang fleurissait de roses incarnadines la gaze du pansement sommaire :

— Ah, dis donc, dit-il, ah! dis donc. Sept jours et l'jour d'arrivée qui n' compte pas. Ah! vieux Charles.... »

*
* *

Dans le train sanitaire qui nous emportait vers l'heureux port où nous pourrions reposer

nos membres exténués, nous étions quatre : un chasseur, deux tirailleurs du ...e mixte, un vieux et un jeune, et moi.

Le souvenir de la guerre disparaissait de



notre mémoire en raison même de la vitesse du train. Comme c'était déjà loin et confus.... Le jeune tirailleur que le bien-être enveloppait petit à petit ronronnait dans son coin un air nasillard et mélancolique de nouba.

Le vieux tirailleur roulait et fumait délicatement des cigarettes. Devenu loquace après avoir bu un quart de vin qu'une infir-

mière lui offrit, il me raconta des histoires, un tas d'histoires, que j'écoutais.

Le soir chacun s'acagnarda. Les deux bicots s'endormirent ; le chasseur gémit et moi, les mains sous la nuque et les yeux baissés sous la petite lampe du plafond, je regardais mes compagnons d'armes, dont les visages durcis par le sommeil révélaient des souffrances et des souffrances patiemment accumulées.



Alors je compris pourquoi le paradis est acquis sans réserves aux soldats morts sur le champ de bataille, le paradis d'Allah, comme me l'avait expliqué avant la nuit Abdullah ben Saïd, le vieux tirailleur mixte et mon compagnon de voyage pour cette fois.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

LA LORRAINE

Moëlan. — Le rossignol de la voie. — Les poissons morts. — Le feldwebel. — Les lumières dans la nuit. — Le père Cayatte. . 9

L'ARTOIS

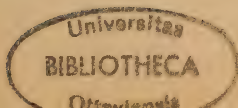
Communiqué. — Fanny. — La cité des rats. — Conseils d'un rat à son fils. — Ceux des tranchées. — Dans les guitounes de Carency. — Permissionnaires. — Souchez. — Le secteur. — Son droit. 61

VERDUN

La route de guerre. — Le faubourg Pavé. — L'hommage. — L'illustre voyageur. 163

LA SOMME

La route de Mandalay. — Le ravin des colonels. — Le jardin des illusions. — Vers les havres 201



ANTOINE REDIER (Lieutenant R...)

MÉDITATIONS DANS LA TRANCHÉE

In-16 .... 3 50

« A mes fils, pour qu'ils soient, quand ils auront grandi, des hommes d'honneur, forts, libres et braves », telle est la dédicace de ce livre de penseur et de soldat, franc et simple, profond et vrai. « Nous y avons trouvé, écrit M. Paul Courcoural dans le *Nouvelliste de Bordeaux*, de la joie, de la lumière, une âme et une pensée françaises au plus haut point, et, vraiment, c'est un beau livre, un livre puissant... un livre de bon sens, de santé et de vie ».

ANTOINE DELÉCRAZ

PARIS PENDANT LA MOBILISATION — 1914 —

In-16 .... 3 50

... Le livre de M. Antoine Delécraz, *Paris pendant la mobilisation*, ne plaira pas à ceux-là seuls auxquels il est dédié, « aux Parisiens qui n'ont pas quitté Paris pendant les premières journées de septembre » ; d'abord parce que beaucoup de Parisiens ont dû s'éloigner alors pour des raisons majeures ; ensuite parce que ce volume constitue justement un recueil de documents intéressants sur la vie civile de la capitale au début de la guerre ; enfin parce qu'il est écrit avec un pittoresque savoureux, et que les intentions parfois malicieuses de l'auteur s'atténuent d'une bonhomie indulgente et émue.

(*L'Illustration*.)

VICTOR BUCAILLE

LETTRES DE PRÊTRES AUX ARMÉES

In-16 .... 3 50

... Un livre dont les multiples auteurs proviennent d'une partie très déterminée de la nation. Et il pousse pourtant notre vision bien au delà de telle catégorie sociale... toutes ses pages vibrent des frémissements de la patrie entière. Il s'agit des *Lettres de prêtres aux armées* qu'a recueillies M. Victor Bucaille...

PIERRE DE LESCURE. (*Annales politiques et littéraires*.)

LUIGI BARZINI

SCÈNES DE LA GRANDE GUERRE

— 1914 —

Traduction de Jacques Mesnil.

In-16 .... 3 50

EN BELGIQUE ET EN FRANCE

— 1915 —

Traduction de Jacques Mesnil.

In-16 .... 3 50

Je n'ai pas souvenance d'avoir lu livre d'impressions de guerre plus vivant ni plus poignant que les *Scènes de la Grande Guerre* de Luigi Barzini... Il faut, pour que M. Barzini m'ait à ce point séduit et bouleversé jusqu'aux moelles, qu'il ait été un témoin étrangement véridique et sincère, ingénu et savant... C'est un merveilleux écrivain, probe et sobre, un visionnaire précis, ardent et réfléchi. Je prétends ne pas l'écraser sous le poids d'un souvenir trop puissant, lorsque j'affirme qu'il ne se trouve dans tout Tolstoï, ni dans *La Guerre et la Paix*, ni dans *Le Siège de Sébastopol*, une page plus angoissante, plus souverainement sensible et belle que celles qui sont ici réunies... C'est un livre en vérité entre tous les autres attachant et remarquable... Et j'attends avec impatience qu'il me soit permis d'en connaître les séries à venir, les Scènes de la Grande Guerre en 1915.

André Fontainas. (*Mercure de France*, 1er janvier 1916.)

COMTE ALEXIS TOLSTOI

LE LIEUTENANT DEMIANOF

Traduction de Serge Persky.

In-16 .... 3 50

Les récits du comte Alexis Tolstoï, dont les lecteurs du *Temps* connaissent le beau talent, méritent la lecture.

Ce que je n'ai pu en montrer, c'est la singulière et saisissante ambiance de mystère dans laquelle ils se meuvent...

Pierre Mille. (*Le Temps*.)

LIEUTENANT E.-R. (Capitaine Tuffrau)

CARNET D'UN COMBATTANT

Avec 64 dessins à la plume de CARLÈGLE

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Le capitaine Paul Tuffrau peut se flatter d'avoir mis, dans les trente pettis chapitres de ce recueil, une franche émotion, toute une gamme de sentiments délicats et forts, et d'y faire vibrer, d'une main experte, la lyre des impressions de guerre, lyre si nuancée!... L'âme de nos soldats, l'âme de tous ceux que cette guerre ou bien exalte ou bien écrase de douleur, cette âme, en ces pages, apparaît droite, lumineuse, grande comme la vertu... Partout, se retrouve le cœur de France, si attaché au sol sacré de la patrie, si plein de délicats et grands sentiments. Et tout cela fait un livre beau et bon...

(*Le Nouvelliste de Bordeaux.*)

LIEUTENANT PÉRICARD

FACE A FACE

Souvenirs et impressions d'un soldat de la grande guerre

Avec une Préface de M. MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

35 dessins à la plume de M. Paul Thiriat et une couverture illustrée par Jonas

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Le lieutenant Péricard est un confrère... Parti à la mobilisation comme sergent de territoriale, il passa, sur sa demande, au 95e d'active. Sur le front, à la Tête-à-Vache, au Bois-Brûlé, il s'est battu comme un lion. C'est lui qui lança le cri désormais légendaire « DEBOUT LES MORTS ! » et, à la manière des chroniqueurs des siècles passés ou des grognards de l'Empire, qui ont laissé d'intéressants mémoires, il publie ses souvenirs et impressions d'un soldat de la grande guerre... Un vrai livre de soldat; un des meilleurs qu'on ait publiés dans notre littérature de guerre ; un de ceux qu'il convient de garder dans sa bibliothèque, comme un document de haute valeur militaire, historique et littéraire... J'ai éprouvé à lire FACE A FACE tant de plaisir que je ne saurais trop en recommander la lecture.

J. TALLENDEAU. (*Le Populaire, Nantes*).

MAURICE DIDE

CEUX QUI COMBATTENT ET QUI MEURENT

Avec une couverture illustrée par RENÉ PINARD

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

... « *Ceux qui combattent et qui meurent* » sont ces alertes et rudes guerriers qui composent les troupes d'élite des bataillons d'alpins... Nous les sentons si humainement généreux et bons, ces héros alpins, que le récit simple et franc de M. Dide nous attache à eux comme à des frères; mais si nous avons été émus et si nous avons vibré au récit de leurs prouesses et de leurs passions, rappelons-nous que l'auteur, mieux que nous, les a comprises et senties et que de ses fiers chasseurs il fut, suivant la belle expression de d'Annunzio, l'animateur. J.-C... (*Dépêche du Berry.*)

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.






Librair[...] Saint-Germain

Méditations dans la Tranchée, par Antoine Redier (Lieutenant R...) 3 5o

Pierrette, Roman. *Aux jeunes filles pour qu'elles réfléchissent*, par Antoine Redier 3 5o

Poèmes de France. Bulletin lyrique de la guerre 1914-1915, par Paul Fort. Préface d'Anatole France 3 5o

Lettres de Prêtres aux Armées, par Victor Bucaille. Préface de M. Denys Cochin, de l'Académie française, Ministre d'État 3 5o

Le Livre de l'Espérance, par Dora Melegari 3 5o

Le Lieutenant Demianof, par le Comte Alexis Tolstoï. Traduction Serge Persky 3 5o

Scènes de la Grande Guerre, par Luigi Barzini. Traduction française de Jacques Mesnil 3 5o

En Belgique et en France (1915), par Luigi Barzini. Traduction française de Jacques Mesnil 3 5o

En ces jours déchirants. Poèmes, par Henry Derieux. Préface de M. Henry Bataille 3 5o

Albert et Elisabeth de Belgique, par Maria Biermé. Préface de M. Émile Verhaeren 3 5o

Feuilles de Route d'un Mobilisé, par Stéphane Lauzanne. 3 5o

De la Paix à la Guerre. **Ce qu'en pense Potterat**, par Benjamin Vallotton 3 5o

On changerait plutôt le cœur de place..., par Benjamin Vallotton 3 5o

Les Chants du Bivouac. *Refrains de Guerre (1re série)*, par Th. Botrel. Préface de M. Maurice Barrès 3 5o

Chansons de Route. *Refrains de Guerre (2e série)*, par Th. Botrel. Préface de M. Eugène Tardieu 3 5o

L'Armée de la Guerre, par le Capitaine Z 3 5o

Nos Marins à la Guerre, par le Commandant Émile Vedel. 3 5o

Face à Face, par le Lieutenant Péricard. Préface de M. Maurice Barrès et illustr. de Paul Thiriat 3 5o

Carnet d'un combattant, par le Lieutenant E. R. (Capitaine Tuffrau), avec 64 dessins à la plume de Carlègle 3 5o

L'Ame du Soldat, par le Lieutenant Georges Bonnet 3 5o

Les Poissons morts, par Pierre Mac Orlan. Illustrations de Gus Bofa 3 5o

Ceux qui Combattent et qui Meurent, par Maurice Dide .. 3 5o

Les Vainqueurs de l'Yser. Texte de Jacques Pirenne. Dessins de James Thiriar. Préfaces d'Émile Vandervelde et d'Émile Verhaeren 3 5o

2048-16. — Corbeil. Imprimerie Crété